

Mary Hillsborough

ALPHONSE D'INANGE,

O U

LE NOUVEAU

GRANDISSON.

TROISIÈME PARTIE.

A LONDRES,

Chez THOMAS HOOKHAM, Libraire,
N°. 147, New-Bond-Street.

Et à PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1787.

Alphonse Dineau

ALPHONSE DINEAU

OU

LE NOUVEAU

GRANDISSON

PROSIME



A. DINEAU

chez Thomas Bouché, Libraire

17, rue de la Harpe, Paris

à Paris

Chez la Veuve Dineau, Libraire

17, rue de la Harpe, Paris

1787



N

M

J

M

me

plu

Ap

fer

do

ren

l'es

dé

j'es



L E

NOUVEAU GRANDISSON.

LETTRE XLIII.

M. DE SALNY à M. de la VAUDIÈRE.

JE vous écris bien rarement, mon cher Monsieur; on ne me laisse pas un moment. On ne sçauroit imaginer une vie plus pleine que celle que je mène ici. Après le tems qu'occupe en moi une sensation quelconque, j'ai encore à lui donner celui qu'il faut pour que je m'en rende raison, pour la juger à mon aise, l'effacer de mon mieux si les suites m'en déplaisent, la nourrir, pour ainsi dire, si j'en deviens plus heureux ou meilleur. Ce

A ij

double emploi me laisse moins d'heures que vous ne croyez, & très-souvent, le lendemain au soir, je suis encore, dans mes revues secretes, au matin de la veille. Votre messager est arrivé dans une journée où tout s'est réuni pour rendre nos lettres plus courtes, en nous fournissant cependant plus de matière pour les remplir. M. le sous-lieutenant a dû faire ses paquets & ses adieux; il part demain. On a beaucoup pleuré; demain on doit se réjouir suivant les volontés formelles de M. d'Inange, dont je trouve le systême d'éducation tout-à-fait patriotique. D'ailleurs l'incendie d'une grange ayant, cette nuit, ruiné un vieillard & enrôlé son fils au grand désespoir d'une jolie & sage promise, on s'est empressé de remettre quelque ordre dans ce cahos, & vous ne serez ni surpris ni fâché que personne ne regrette même ces instans que chacun de nous auroit destinés si volontiers au plaisir de vous écrire.

Madame d'Inange & sa sœur prennent actuellement sur leur sommeil pour vous donner chacune de ses nouvelles ; leurs lettres , que j'attendrai avant de fermer celle-ci , y seront incluses au départ du messager , que nous ne voulons pas retenir plus long - tems , un homme de confiance vous étant toujours nécessaire.

J'ai bien conçu pourquoi vous nous l'avez envoyé de préférence à tout autre , & j'ai lieu de vous en remercier plus que vous ne le présumerez d'abord. Il est fort peu de vérités indifférentes ; si quelqu'une nous le paroît , c'est uniquement parce que nous ne saisissons pas assez de rapports. Celle qui détruit une erreur injurieuse au prochain , est à mes yeux d'un prix inestimable ; c'est un rayon du soleil de justice qui parvient jusqu'à nous au travers d'épais nuages dont l'ombre défiguroit , décoloroit l'humanité. Je suis fort content de votre Raymond , & je me redirai souvent à moi-même ce que sûrement il ne m'a dit

que pour me répondre & sans pressentir que j'y mettrois aucune importance de l'espèce de celle qu'ont, selon moi, les faits qui chassent des préventions.

Raymond Laurent doit avoir été mieux élevé que ne le sont les gens de l'état où il est ; vraisemblablement il nâquit dans une classe dont quelque malheur qu'il tait l'aura fait décheoir. Je m'en ferois informé, j'en brûlois d'envie ; je l'aurois interrogé à ce sujet , seule information qui me convienne , si je n'avois craint de le désobliger en voulant lui ravir son secret. Plus il m'a témoigné de confiance , plus j'ai appréhendé d'en abuser. Cette sorte de tyrannie qu'on exerce sur la volonté me paroît blesser les droits de l'homme : l'infortune a ses délicatesses qui l'adouciſſent , & certaines blessures du cœur saignent dès qu'on y touche. Cependant je n'aurois pas d'autre intention que celle de lui rendre service si je le pouvois , & je ne doute pas que vous n'y concouriez avec plaisir si j'en

ai l'occasion. M. de Perganne ne l'a pas distingué du tout, & ne le connoît pas. C'est ainsi, mon cher Monsieur, que l'estime qu'on a pour nous dans le monde peut être l'ouvrage de gens pour lesquels nous n'en avons aucune : ils voient bien & sont invisibles.

Appelez la paix de tous vos vœux, sans jamais croire que ce souhait puisse être ridicule. Il faut des guerriers, des combats, de cette gloire, des victoires, des trophées; c'est exprimer en termes bruyans & pompeux une très-humiliante vérité pour notre espèce : c'est que les hommes sont absurdes & méchans. Quelque dégoûtant que soit un médicament, des malades raisonnables que la violence de leurs maux oblige d'y recourir, le prennent d'aussi bonne grâce qu'il est possible. Vous observerez avec moi qu'ici jamais le malade ne guérit, ce qui décrie un peu les Médecins & les Apothicaires.

Ce sujet vous a conduit à un autre sur lequel vous vous êtes étendu avec

complaisance. J'y ai vu tout votre cœur ; & cet épanchement a laissé dans le mien de profondes impressions que je ne sçau-rois vous rendre. Tout *sentimental* que vous me connoissez , je n'avois encore trouvé en moi rien d'analogue à ce que m'a fait éprouver ce passage de votre lettre , & jamais je n'aurois imaginé qu'un homme en fût susceptible. J'assiste en tiers , je suis présent en personne à ces délicieux entretiens sur cet Alphonse si tendrement chéri de sa famille , & c'est pour moi comme pour vous que le tems s'écoule sans qu'aucun signe en aver-tisse nos âmes absorbées dans ces volup-tueux sentimens.

De ce que je les partage avec vous , de ce que vous m'en pénétrez comme vous-même , n'en inférez pas , je vous prie , que je me croye digne d'être substitué à l'objet dont la seule idée vous émeut aussi fortement. L'amitié vous fait illusion à mon égard. Je n'ai de mérite que par elle , & vous m'attribuez des

qualités que toute l'amitié dont je suis capable ne supplée pas. En me comparant au souvenir qui vous reste , vous me forceriez , malgré ma déférence pour vos jugemens , à vous affliger contre ma volonté, en rabattant beaucoup de l'éloge de votre Alphonse. Le moyen que je lui ressemble , si le portrait que vous en esquissez n'est pas flatté ! Mais est-il au monde une plus touchante & plus sublime expression des vertus , que ce besoin , cet attendrissement qui les exagèrent pour en embrasser davantage ?

Dès que je suis seul , je me mets à vous relire ; mon imagination , ma vanité peut-être , mais très-certainement toutes les facultés de mon cœur me placent entre vous & M. le Colonel ; nous nous entretenons d'Alphonse , je jouis de l'affection que vous portez à sa mémoire, sans trop vous chicaner sur le plus ou le moins d'estime ; & si je vois alors Adélaïde vous écouter avec un vif intérêt, mes yeux se remplissent de larmes.

M. Bellefont entre dans ma chambre ; tenant une lettre ouverte qu'il veut achever , dit-il , pour me la remettre quand la mienne sera finie. Il s'établit au bout de la table où j'écris , & puis- qu'il l'exige , je continue en reprenant la vôtre.

Le principe du Colonel me semble , comme à vous , d'un rigorisme surabondant , si l'on peut s'exprimer ainsi ; il tient un peu trop de cette équité excessive qui , selon moi , n'est pas toujours sans un mélange d'injustice méconnu pour l'âme droite & pure que ses habitudes y livrent. J'en raisonne ici avec vous confidemment , en ami , dans notre tête-à-tête. L'expérience m'a démontré la possibilité de cette combinaison morale ; mais je sens que blâmer quelqu'un ainsi , c'est en porter la louange au-delà des bornes où elle cesse d'être vraie même pour des mortels justement respectés.

Je ne sçais si les raisons de M. d'I-

nange sont plus conformes aux devoirs & aux droits de la société Civile ; soit dit entre nous , mon cher Monsieur , les vôtres me paroissent plus conformes aux impulsions d'un cœur aimant , au doux penchant de l'être sensible entouré d'autres lui-même sans cesse exposés à des privations qui le tourmentent. Mais c'est trop de réflexions ; celles-ci me pèsent ; elles me gênent. Je ne me les pardonnerois pas , si en désapprouvant du ton du doute , elles n'applaudissoient aussi & très-affirmativement , & si je n'étois sûr que ces lignes , comme tout ce que je vous écris , ne seront lues que de vous seul. J'y répugne à tel point , Monsieur , que si ma confiance en vous n'étoit sans réserve , je supprimerois la présente à cause de ces observations déplacées où m'ont entraîné des façons de penser , des manières d'être affecté qui ne s'excluent pas , qui ne condamnent personne. Ce qui est excellent en soi , je ne le blâme ni ne le déprise en préférant

ce qui n'est meilleur que dans mon opinion & d'après mon caractère.

Les goûts sont libres, dites-vous avec cette joviale loyauté qui rend gaiement un sentiment profond & vertueux. Permettez-moi de me cacher, de me sauver sous vos bannières, & dispensez un volontaire d'assister au conseil & d'y donner sa voix.

Votre client, grâces à vos soins, ne criera pas contre le prix de la justice, ou pour mieux dire de la défense; il ne se plaindra pas d'avoir été écorché par les Procureurs; & nous lui épargnerons le *pro deo* aussi hideux d'un côté qu'il est beau de l'autre. N'y ménagez rien, je vous en conjure, & souvenez-vous que j'ai toujours de l'argent à lui.

Je me propose de vous écrire incessamment. Voici copie des dernières de M. le Colonel. Mademoiselle Adélaïde a vivement senti vos reproches, & en homme consciencieux j'en ai pris ma bonne part. Quittez souvent la rame

pour nous. Je vous embrasse, mon cher Monsieur, & suis, sans complimens, tout à vous.

LETTRE XLIV.

Madame D'INANGE

à M. de la VAUDIÈRE.

MON CHER ONCLE,

J'ai le cœur si gros de chagrin qu'il n'y a au monde que d'Inange & vous pour qui je puisse vaincre les difficultés que j'ai à écrire. Je dois à tout instant poser la plume & me détourner pour empêcher que mes pleurs ne tombent sur le papier. Mon fils, Casimir part demain, dans six heures il ne sera plus ici; peut-être viens-je de l'embrasser pour la dernière fois. Il s'en va à l'armée. Que Dieu détourne d'affreux pressenti-

mens ! Mais en me quittant , cet enfant ne va-t-il pas vers son père ? Ah ! je donne des larmes à tous les deux. Quand aurons-nous enfin cette paix tant désirée & payée si chèrement !

Je vous remercie au nom de nous toutes pour les étoffes que vous nous avez envoyées , dont le choix feroit honneur à la femme du meilleur goût. La plus riante , je l'ai donnée à Caroline ; la plus noble & la plus ornée , j'en ai fait présent à Adélaïde ; la feuille-morte m'a paru me convenir exclusivement comme moins voyante , ces Dames disent comme plus raisonnable , & M. de Salny me l'a décernée comme étant la plus belle ; ainsi les voix se sont accordées sans être unanimes. Fasse le ciel que je sois toujours aussi libre de décider à mon gré de la couleur de mes habits !... Je ne sçaurois continuer d'écrire. Je m'y remettrai dans un moment. Je suffoque de douleur.

Vos conseils sont excellens , mon cher

Oncle ; il ne me manque seulement que la possibilité de les suivre. Ces militaires devroient n'avoir ni mères , ni femmes ; ou l'on devroit élever celles-ci de manière à leur faire partager avec courage les périls de leur mari & de leur fils. Mais passons à un autre sujet.

Bellefont pense nuit & jour à son Amélie ; il trouve que vos affaires sont excessivement longues à terminer. Je doute qu'à son âge vous eussiez eu plus d'impatience. Heureusement sa liaison toujours plus intime avec M. de Salny , abrège les heures , remplit ses journées , l'occupe à se former. Je compare mon frère à un bon fruit que le soleil colore chaque jour davantage , qui mûrit presque à vue d'œil. Ce n'est qu'avec vous , mon cher Oncle , que je m'émancipe jusqu'à hazarder de ces comparaisons. Si elles n'ont pas la plus rigoureuse justesse , vous seul sçavez en prendre ce qu'elles offrent pourtant de vrai.

La scène de M. d'Ormezan a intéressé

Bellefont au-delà de ce que vous-même en aviez prévu en nous la communiquant. Depuis, il va tourmentant notre jeune peintre de cette idée pittoresque. Ils croient tous que cela feroit la plus jolie estampe possible. Que ne donneroit pas Bellefont pour avoir tous les portraits, pour avoir été témoin de cet ingénu dialogue dont, comme vous dites, les physionomies dûrent faire le plus piquant agrément ! Ces Messieurs tirent tout d'eux-mêmes. Il suffit d'un mot, d'un geste ; ils s'en saisissent, le favourent & en ont pour des semaines ; j'aime beaucoup que mon frère ait ces dispositions, & je suis fort aise que la connoissance précieuse de M. de Salny les déploie, les excerce, les perfectionne.

J'y ai réfléchi, sur-tout d'après les principes de cet homme si simple qu'on oublie avec lui combien il est étonnant ; dans les insomnies que me cause un sang brûlé d'inquiétude, j'y ai réfléchi en mère qui creuse tout ce qui peut

promettre quelque avantage à ses enfans. Il me semble que ce digne ami a bien raison , & que ces dispositions sont celles qui contribuent le plus au bonheur. Avec quelle attention je l'écou-
tois dernièrement !

« La plus grande partie du mal qu'on fait ou qu'on endure , disoit-il , remonte communément à ce défaut par lequel un cœur qui ne se suffit pas à soi-même , perd trop vite , laisse fuir trop tôt ce qui le remplit. On ne nous apprend pas assez , on ne nous dresse pas à garder , à contenir long - tems le plaisir pur , innocent , naturel , utile ; il s'échappe d'une âme criblée , la soif en augmente à mesure qu'il séjourne moins , & on le cherche où il n'y a à prendre que du repentir. » — Je sçais, mon cher Oncle , que vous aimez passionnément les réflexions de ce sage , & ma mémoire en enrichit la pauvreté de mes lettres.

Si vous vous rappelez ce que mon mari vous a souvent raconté de feu

son frère, vous retrouverez dans toutes les maximes, dans chaque démarche, en toute la personne de ce nouvel ami, des traits d'une ressemblance frappante, unique, incroyable. Son arrivée ici fut pour nous tous un bienfait de la Providence. Quelles obligations n'avons-nous pas à ceux qui nous le présentèrent ! Que d'espèces de services réunies en un seul ! Sa compagnie m'éclaire, me console, me présume la félicité d'Adélaïde ; c'est un trésor inestimable pour mes enfans : son exemple, ses discours, son regard, son sourire répandant sur les choses honnêtes un intérêt, un charme qui me semblent y attirer ceux qu'il fréquente.

Vous souvenez-vous de ces influences bénignes que j'aurois tant voulu conserver à certains astres, & dont votre physique les a tous impitoyablement dépouillés ? Eh bien ! en voyant les rapports qui s'établissent si naturellement entre M. de Salny & les êtres même les plus indiffé-

rens en apparence , je suis tentée d'attribuer à la vertu modeste & à la simplicité du génie , des influences à-peu-près pareilles. J'ose espérer que votre terrible philosophie ne les leur disputera pas. Traitez avec quelque ménagement des pensées qui suspendent mes douleurs.

Un jour , c'étoit avant - hier , nous étions seuls , & je m'instruisois comme à l'ordinaire en causant avec lui. Je ne pus m'empêcher de témoigner combien tout se rapprochoit en lui de ce que d'Inange racontoit de mon beau-frère ; je ne sçau-rois vous exprimer l'effet singulier que produisit cette remarque. Les sentimens d'affection & de bonté surpassent en cet homme ce que dans les plus tendres cœurs , on entend même par les mouvemens de la nature ; il éprouve une véritable fraternité pour tout ce qui est sensible. Il fut très-long-tems sans pouvoir parler , & son silence étoit si expressif , si plein d'action , que je ne m'apercevois qu'à peine qu'il ne parloit pas.

« Ma chère Dame , me dit-il enfin , j'ai été tant d'années privé des douceurs de l'amitié ! » Et je crus voir , je me trompois peut-être , que ses deux mains avoient d'abord cherché la mienne & qu'ensuite je ne sçais quelle crainte les avoient retenues. — « Ma chère Dame , poursuivit-il ! que je serois heureux ! — & il hésitoit ; — que je serai heureux... quand... je serai de la famille... quand je pourrai me nommer votre frère ! »

Il se leva , se détourna , & toute la force de ce qu'il me disoit n'empêchoit pas qu'il ne parût avoir besoin de s'épancher encore plus quoiqu'il s'interrompît lui-même ; mais les enfans entrèrent , ce qui fit changer le sujet de la conversation. L'on eût cependant cru en retrouver une sorte de continuation dans les caresses qu'il leur fit , dans la manière dont il reçut les leurs. Ah ! ce M. de Salny aime ses amis , sa future épouse , les enfans , l'humanité , autre-

ment & mieux que personne que nous ayons jamais connu.

Son attachement pour Adélaïde, cet amour dont les progrès sont si visibles, a un certain caractère indéfinissable, délicieux à contempler que je n'aurois pas imaginé que l'amour pût prendre, que je ne sçache pas avoir aperçu dans ce penchant qui ne fit qu'un cœur de celui de d'Inange & de celui de sa Claire. Sans doute alors je méditois moins qu'aujourd'hui, & ce que je vois mieux a pour moi un œil de nouveauté : il est sûr que je suis redevable à M. de Salny d'une infinité de vues morales que je ne pressentois pas. Il répondit dernièrement à l'observation que je lui en faisois : — « Ma chère Dame, vous avez toujours été fort riche & n'avez guère eu le loisir de compter ; ce que je ne fais que vous indiquer du bout du doigt, vous le possédiez, & votre modestie vous persuade qu'on vous le donne. »

Si la durée de vos affaires, mon cher

Oncle , ne l'impatiente pas , c'est uniquement parce qu'il ne s'impatiente de rien. Bellefont prétend que les autres sont autant de pyramides vivantes qui font un continuel effort pour se tenir en équilibre sur leur pointe , mais que M. de Salny en est une assise sur sa base. Vous reconnoîtrez peut-être là notre poète , & vous lui passerez d'oser donner un corps & cette forme à la raison.

Néanmoins vous nous obligerez tous en terminant le plutôt que vous pourrez. Notre hôte & ma sœur ne vous presseront pas , sçachant que vous supposerez bien qu'il se mêle pour eux un autre motif au desir que nous avons tous de vous embrasser. J'en écris aujourd'hui à mon mari. Quant à mon frère , il mord son frein , & si nous étions seules il seroit déjà parti pour Paris.

Aux raisons qui nous sont communes de souhaiter votre prompt retour ici , il s'en joint une qui m'est particulière & dont je suis certaine que vous ferez

érot. Les assiduités de M. de Perganne paroissent annoncer quelque dessein, & je serois fort aise de pouvoir en conférer amplement avec vous. Son nom, le rang qu'il aura, la fortune qui ne sçauroit lui manquer, ont quelque chose d'éblouissant; sa politesse, son affabilité, son ton honnête préviennent en sa faveur; mais rien de tout cela ne doit endormir une mère qui demande bien plus au ciel le bonheur qu'un brillant établissement pour une fille chérie.

Je vous ai communiqué dans le tems les lettres de mon mari; vous n'aurez pas oublié les termes dans lesquels il nous a présenté ce jeune Seigneur, & que même il me manda alors qu'il en avoit reçu un grand service. Je suis très-embarrassée. Ce que j'en écris au moment même à d'Inange l'embarrassera probablement autant sans me tirer de peine. On ne me fait point de confiance, je ne vois rien d'essentiel. Si j'interviens trop tôt, c'est nous compro-

mettre : où aurai-je pris la vanité de croire à de pareilles intentions ? On pourroit me faire , même sans parler , de ces réponses , que vous sentez bien qu'on ne se permettroit point avec mon époux. Et si je tarde trop , que d'inconvéniens ! Les vues les plus légitimes ne supposent pas nécessairement qu'on se convienne. De grâce, mon cher Oncle, hâtez votre arrivée.

Je suis avec le plus tendre respect, &c.

LETTRE XLV.

Mademoiselle A D É L A Ï D E

à M. de la VAUDIÈRE,

MON CHER ONCLE,

Vous auriez quelques raisons de me gronder si vous ne me deviniez pas. Mais vous connoissez d'avance mes excuses
beaucoup

beaucoup mieux que je ne pourrois vous les exposer. Avouez qu'il y auroit bien de la dureté à ne pas me pardonner. Ecrire de longues & de fréquentes lettres où je ne vous entretiendrois que de ce que chacun de nous peut vous mander comme moi, ce ne feroit pas rompre le silence qui m'est reproché ; car vous êtes trop intelligible pour que je m'y méprenne, & ce n'est pas avec mon Oncle, avec mon second père que j'oserois faire la sourde oreille.

Après m'être long-tems consultée, je prends bravement mon parti, & je me fais une gloire, un plaisir autant qu'un devoir de vous confier avec franchise ce que jusqu'ici je ne m'étois pas encore avoué à moi-même dans toutes les circonstances. Voici donc la traduction littérale de ce silence que vous entendiez à merveille sans cela, mais que vous me réduisez par pure malice à interpréter quoiqu'il soit plus clair que le jour.

Vous n'avez que faire que j'entre-

III. Part.

B

prenne ici l'éloge de M. de Salny, & je vous surprendrois si je n'avois pour lui qu'une médiocre estime ; je crois même que j'y perdrais justement de celle dont vous voulez bien m'honorer. La mienne pour M. de Salny a été jusqu'à l'enthousiasme dès les premiers momens où je l'ai connu, & ce qui ne me paroïssoit pas devoir être possible, chaque jour l'a augmentée en la consolidant encore davantage.

L'attachement qu'il m'a témoigné d'abord m'a trop flattée pour que je ne me promisse pas décidément de réfléchir avec maturité sur l'espèce de retour dont je le payerois ; & c'est pendant ces réflexions, que, si je vous avois écrit, j'aurois omis dans mes lettres précisément ce que vous y auriez cherché.

Enfin, d'accord avec moi-même, je vous confirme sans détour ce que vous aurez déjà prévu : le bonheur de votre nièce Adélaïde tient au titre d'épouse de votre ami M. de Salny. Je vous prie

de ne pas le lui écrire ; mais de venir bientôt le lui annoncer vous-même. Nous désirons tant de vous revoir ! Si l'on pouvoit quitter la compagnie dont nous nous félicitons tous , mon frère seroit depuis long-tems à Paris ; mais il me répète à tout instant que nous devons y aller ensemble. — On m'attend pour le thé. Je finirai ma lettre ce soir.

Ma sœur vous écrit ; — mais voici Bellefont qui m'interrompt.

LETTRE XLVI.

M. BELLEFONT

à M. de la VAUDIÈRE.

GRONDEZ Adélaïde , mon cher Oncle ; elle le mérite bien. Je lui arrache une plume dont elle alloit encore s'escrire deux heures peut-être , le tout pour vous écrire le moins qu'elle au-

B ij

roit pû ; car voilà comme sont toutes ces amoureuses. Vous croyez qu'elles ont eu le réms de couvrir huit ou dix pages , que leur cœur s'est épanché ; point du tout : elles ont à peine tracé quelques chétives lignes qu'elles regrettent autant que si leur grand secret y étoit dévoilé en entier. Elles ne s'occupent pas de ce qu'elles écriront ; si elles se mettent à la torture , c'est pour voir ce qu'elles n'écriront pas. Je prends le meilleur parti , le plus court ; j'achèverai la présente pour son compte ; elle signera avec moi *ne varietur* , puis je l'enverrai se coucher.

On vous chargeoit fort gauchement d'une confidence inutile. Qu'auriez-vous à annoncer à M. de Salny ? Cette démarche seroit aussi superflue que le sont certains aveux qu'on a si mauvaise grâce de ne faire que par énigmes , par lettres initiales , tandis qu'on les porte sur son front , en *lettere di cupola* & sans la moindre abréviation.

M. de Salny & Adélaïde s'entendent

on ne peut pas mieux , ce dont vous êtes aussi instruit & aussi charmé que nous tous , quoique un peu moins qu'eux. Vous ne sçauriez rien faire de plus agréable pour eux que d'accourir vite , de venir fixer en famille le jour des fiançailles , puisqu'il faut lâcher les gros mots ; oui , le jour des fiançailles pour lesquelles on vous attend , & celui des noces pour lequel vous ferez également content d'être indispensable. Il n'y a point là de quoi les fâcher. Je ne les trahis point. Je ne vous apprends que ce que je me tue de leur dire , & ce qu'ils ont confié à tous les arbres du jardin l'un après l'autre. Je les défie de me démentir. Or , un Oncle vaut bien un arbre , ce me semble.

Ma sœur aînée vous écrit ; M. de Salny aussi. On vous fera un paquet des dernières lettres & nouvelles d'Allemagne.

Demain grande fête ici. On s'y réjouira de ce dont on vient de pleurer à

chaudes larmes. Le Sous-lieutenant a fait ses adieux. Malgré la subordination, malgré l'ordre donné à ceux qui ne partent pas, de dormir *jusqu'à six heures tout au moins*, je compte avoir encore le plaisir d'embrasser demain notre petit héros. On m'éveillera pour cela à trois heures; car il fera ponctuel, & je prétens que nous déjeunerons ensemble. Cela ne fera aucun mal à l'armée.

Je m'empare de cette feuille-ci, je vais la porter à M. de Salny, la lui faire lire. Je suis ennemi de toute dénonciation clandestine. On peut être indiscret; mais il ne faut pas être un traître. Ma sœur Adélaïde, tandis que je me sers de sa plume, s'est mise à lire *Grandisson*. Vous sentez bien... morus sur cette lecture. Devinez ce qu'y trouve ma sœur. Elle vous souhaite une bonne nuit, & est avec respect,

Mon cher Oncle,

Votre très-humble & très-obéissante servante....

Mais elle ne veut pas signer ; peut-être de peur de mentir , à cause du *très-obéïssante*. Elle se fâche sans qu'il y paroisse. Elle vous écrira par la poste , & prétend ne signer que ce qu'elle écrit toute seule. Je le veux bien , & vous aussi assurément. Des mystères tels que les siens mériteroient cependant qu'on en chargeât un exprès. Qu'elle se couche & fasse de jolis rêves dont elle ne se vantera pas. L'ingénieuse vertu que cette modestie qui ment sans vouloir persuader , & qui tait finement ce qu'un regard dit à tout le monde !

*De la chambre de M. de Salny , sur
le bout de sa table.*

Eh , bon dieu ! que contiennent donc vos lettres , mon cher Oncle ? Quelle réponse peut-on y faire assez attendrissante pour qu'en s'en occupant on soit dans l'état vraiment frappant où je trouve

en ce moment le plus respectable des amis & des hommes ? Au nom de l'amitié que vous me portez ... mais j'allois vous adresser une prière déplacée. S'il a des peines dont vous soyez l'unique dépositaire , je ne dois , je ne puis les apprendre que de lui-même , & j'ai tort de vous interroger.

Plus je l'observe & plus je me persuade que ce ne sont pas des signes de douleur. La sérénité de son front , le repos de chacun de ses traits dissipent mes craintes. Je vois presque la pensée naître dans son esprit , & il me semble qu'elle s'y forme comme le projet d'un bienfait naît dans son cœur , au milieu du calme le plus doux & pour l'y perpétuer. — J'ignorois qu'on pût jouir d'autant de plaisir en voyant un homme écrire. Aussi quel homme !

Je ne lui donnerai point à lire notre barbouillage. S'il n'avoit pas le de^r de me communiquer sa lettre , offre pourroit lui paroître une invitati^d

une sollicitation indirecte à le faire, ou ce qui me déplairoit plus encore, un reproche de ne pas m'en accorder autant. Qu'il ait avec nous toute sa liberté. N'ai-je pas assez de ce que je vois, si ce que je vois m'atteste que son âme n'est pas affligée ?

Une lueur de gaieté se répand sur sa physionomie. Il sourit en écrivant. — Il est des instans où j'imagine que ses idées, si agréables, si bienfaisantes pour autrui, opèrent sur le cerveau qui les recèle un effet analogue, au moral, à celui de la suavité d'une liqueur sur le palais qui la goûte.

Sa lettre est bientôt finie. Je terminerai ici la présente pour qu'il ne veuille pas davantage, puisqu'il se charge de faire un paquet de toutes nos écritures. Je suis avec le plus tendre respect, mon cher Oncle, &c.



L E T T R E X L V I I.

Madame D'INANGE à M. D'INANGE.

TA dernière , mon cher ami , nous est parvenue ce matin de Paris , & notre fils , puisque tu le veux ainsi , se dispose à partir demain. J'en suis hors de moi de chagrin. Le cher enfant ! qu'il ne lui arrive aucun accident. Qu'il revienne bientôt avec toi rendre la tranquillité à sa mère qui n'aura plus une heure de bonheur qu'elle ne vous embrasse tous les deux.

Je crois que nous n'avons rien oublié de ce que tu demandes. Les deux étuis sont dans ce paquet que j'ai voulu qu'on fit sous mes yeux , auquel j'ai travaillé moi-même , que j'ai cent fois mouillé de mes larmes. Hélas ! je ne puis me vaincre comme vous ; je n'en ai pas la force. Le moindre objet qui a quelque

rapport à cette affreuse guerre ; me retrace tous vos dangers ; le linge de mon fils , quand je l'ai plié , a laissé dans mes mains tremblantes une sensation horrible , révoltante ; je n'aurois pas manié un suaire avec plus de frayeurs. Ah ! les orphelins , les célibataires peuvent servir ; ceux qui n'ont plus de mère , qui n'ont pas de femme... Je te fâche ; pardonne , cher ami. Non , crois fermement que ta tendre Claire ne contredit jamais tes principes : tes devoirs ne sont-ils pas aussi les siens ?

En adoptant , en ayant tes idées , je ne sçaurois imposer un silence absolu à des sentimens qui l'emportent d'abord sur ma raison & m'en ôtent l'usage , mais qui , tu le vois , finissent toujours par s'y soumettre. Ne me fais point de reproches ; tu me dois des consolations. Etrange réunion d'impressions qu'on croiroit opposées & qui ont cependant la même cause ! Tu ne pourras concevoir le plaisir que j'ai eu en observant le ton ré-

folu, le zèle, l'air martial de notre fils :
J'ai pleuré & souri en le serrant dans
mes bras.

Quand il est venu prendre congé de
nous, il étoit si ému, si troublé, qu'il a
eu toutes les peines du monde à balbu-
tier : *Adieu, maman ; adieu, ma bonne
maman*. Il a sauté à mon cou, j'inondois
ses joues de mes larmes, toute sa jolie
figure. Après l'avoir embrassé vingt fois,
j'allois l'embrasser encore ; il a levé les
yeux, & le petit homme a fait dès lors
tout son possible pour retenir ses pleurs.
Je n'ai pas eu besoin de réflexion pour me
rappeler que j'étois placée au-dessous de
son portait. — « Bravo, s'est écrié M. de
Salny qui suivoit de l'œil Casimir ! votre
première campagne commence ici, lui
a-t-il dit, & par une victoire. » — Fièvre
de mon fils, j'ai concentré ma douleur,
je l'ai presque oubliée, & redoublant de
caresses, j'ai même partagé la joie avec
laquelle il a reçu de mes mains l'épée
que tu m'avois chargée de lui donner

& la cocarde que j'ai attachée à son chapeau.

Que Dieu le protège , le conserve ; le bénisse. Ah ! ces folles qui tournent en ridicule une pieuse ferveur , n'ont pas un époux , n'ont pas un fils à l'armée. Que cet enfant chéri te ressemble , & il aura rempli tous les vœux que je puis former pour lui. Comptes sur son exactitude à suivre tes bordereaux , tes listes , tes notes , tous tes ordres. Il commandera supérieurement bien un jour , s'il faut pour cela avoir scû obéir. J'avois ajouté quelques bagatelles à son petit bagage , sa sœur y avoit fourré en cachette une espèce de veste-gilet qu'elle avoit brodée elle-même à notre inscû en prenant sur son sommeil ; il a impitoyablement supprimé ces superfluités , s'en tenant au bordereau , & n'a voulu accepter qu'une ménagère que sa tante lui a faite , l'équivalent se trouvant à-peu-près dans la note de ce dont doit se munir Landron. Ils partiront donc demain ! La remarque

du Gouverneur ne me revient jamais dans l'esprit que je ne tressaille; mais c'est vers toi, mon ami, c'est vers son père que notre fils s'achemine.

J'enverrai copie de ta lettre à notre Oncle. Celles que nous avons reçues ce matin de lui, sont pleines de l'amitié que tu sçais qu'il a pour toi, de souhaits pour ton retour, de vœux pour ta santé, & d'impatience d'avoir de tes nouvelles.

M. de Salny est très-sensible aux deux lignes qui le concernent dans ta dernière, & il nous tarde à tous certainement plus qu'à toi que vous soyez ensemble. Il n'y a qu'une voix là-dessus, & nous ne cessons de nous répéter entre nous que vous êtes tous les deux, sans exception, la plus intéressante, la plus précieuse connoissance que l'un & l'autre vous puissiez jamais faire. Mon Oncle reviendra sous peu de jours ici; il t'en écrira. Lui seul est digne de t'entretenir d'un homme qui est trop supérieur à nos éloges.

J'ai souvent tenté de t'esquisser ce caractère ; je connois ton indulgence amicale pour la foiblesse & pour l'inexactitude de mes descriptions ; mais la peinture feroit trop infidèle , & le M. de Salny que je t'ébaucherois ne feroit point du tout celui que nous sommes si impatiens de te présenter ici.

Il ne perd pas de vue l'union projetée par lui-même entre notre frère & Mademoiselle d'Ucé ; on n'a aucun besoin de le prier de s'y intéresser. Notre Oncle y donne les mains volontiers , & nous sommes charmés que tu y souscrives aussi. Bellefont te remercie de tes félicitations , en enrageant d'autant plus de la lenteur des affaires qui retiennent encore M. de la Vaudière avec qui il compte aller à Paris.

Je n'ai pas manqué de t'informer que j'avois reçu la visite inattendue de M. le Comte de Perganne , & que nous l'avions accueilli de notre mieux. Une personne de sa naissance , qui nous remettoit

une lettre de ta part , devoit s'attendre à des égards distingués. Ta lettre d'ailleurs exprimoit, sans rien détailler, des obligations pour lesquelles nous nous sommes empressés de partager ta reconnoissance. J'ignore les raisons qui prolongent le séjour de M. le Comte dans notre Province, & je n'ai aucune curiosité d'en être instruite. Il paroît que les courses fréquentes qu'il fait ici, les après-dîner qu'il veut bien y passer ne sont pas la moindre de ses affaires, & que Caroline n'est pas l'objet qui l'y attire le moins. Je n'ai rien entrevu de particulier ; je ne crois pas qu'il se soit dit un seul mot que toute la compagnie n'ait entendu, ou qu'on n'ait pû entendre. Mais l'assiduité de M. de Perganne est remarquée, & de légères circonstances me portent à redoubler d'attention. Si tu étois ici je n'en concevrois aucune inquiétude ; dans ton absence, ma position peut devenir très-embarrassante.

Parlerai-je à Caroline ? Mille réflexions

me détournent de ce parti comme d'une imprudence. Prévenir ma fille de se tenir sur ses gardes , ce feroit lui faire croire qu'elle est menacée d'un danger qui peut-être n'existe pas ; ce feroit lui donner , avec une crainte aussi peu fondée , des pensées toutes neuves pour elle , que cette crainte n'effaceroit pas. Dans l'asyle paisible que nous choîsîmes de préférence pour nous livrer aux soins de l'éducation de nos enfans , nous jugeâmes que l'exemple du mal ne les approchant jamais , son image pouvoit être toujours exclue de nos leçons. *Aimer & vertu* ont encore , pour ainsi dire , une racine commune dans ces jeunes têtes. L'extrême honnêteté que tout présente en M. le Comte , détruiroit l'ascendant de mes avis , si leur propre nouveauté leur en laissoit sur une âme qui n'est nullement préparée à en recevoir de pareils. Comme singuliers , ils ne prendroient guère ; comme suspects ou démentis par l'apparence , ils ne prendroient point du tout.

De quel front & par quels moyens ferois-je entendre à Caroline le contraire de ce que nous lui avons enseigné dès son enfance ? En quels termes essayerois-je de rapprocher , pour la préserver d'un malheur , les idées de tendresse , d'affection , d'amitié , d'amour , de celles de séduction , de fausseté , de corruption , de vice ; & comment appliquerais-je celles-ci à un jeune-homme qui ne lui offre que des qualités à la fois aimables & estimables ? Ne risquerois-je point de perdre sans retour la croyance qu'elle a en moi , & de ternir la pureté de cette âme qui ignore jusqu'à la possibilité du mal ? En vérité , on ne sçait , avec ces enfans , ni ce qu'on doit taire ni ce qu'on doit dire , & l'habitude que nous trouvions si bonne , l'habitude une fois prise de raisonner avec eux sur ce qu'on leur laisse voir , prépare de fâcheux momens aux parens , sur-tout aux mères.

D'un autre côté , je ne puis , ni de

vive voix , ni par quelque changement dans ma conduite , mettre M. de Perganne en cas de devoir ou changer la sienne ou expliquer ses vues. Si elles n'étoient pas telles qu'il nous convient qu'elles soient , je ne ferois que le porter à user de ruse. S'il est aussi estimable qu'il le paroît , je risque moins à me taire qu'à m'en mêler. S'il n'étoit qu'un vil suborneur & que je parlasse , n'aurois-je pas à me reprocher la démarche la plus inconsidérée ? Il auroit peut-être à répondre à Claire Bellefont ce qu'il ne répondroit certainement pas , ni lui , ni personne , au Colonel d'Inange ; & ici un regard , un geste , une réticence seroient aussi bien cette réponse que le discours le moins équivoque. Si sa haute noblesse lui faisoit croire que ses poursuites , quels qu'en soient les motifs , honorent beaucoup ma fille ; ce que les préjugés de la naissance lui donneroient lieu de me faire sentir , il n'oseroit pas même le penser , fût-il un Prince , si tu

étois avec nous. Sans toi , aucun de nous ne lui en imposeroit assez pour le contenir au cas que cela devînt nécessaire ; & soit que je m'adresse à lui ou à Caroline , pour peu que ce que je dirois eût quelque effet , cette malheureuse nécessité en naîtroit bien vîte , si le mérite qu'il montre n'étoit qu'un masque imposteur.

Je connois autant mes devoirs que mes droits & mon autorité de mère ; mais j'ai oui parler des odieuses distinctions que fait un orgueil atroce aux yeux duquel la nature n'est qu'un ridicule. Ma fille m'obéira indubitablement ; cette certitude ne me tranquillise point. Ne me tromperois-je pas en réduisant Caroline à m'obéir ? Suffira-t-il à son bonheur , à son honneur , au nôtre , qu'elle seule ou même que son extérieur seul obéisse ? Mon frère n'est pas l'égal du Comte & il est trop jeune. M. de Salny , le meilleur , le plus sage des amis , ne pourroit que me donner ses conseils , si tu trouvois bon que j'y eusse recours. Mon Oncle

est absent, & les mêmes raisons borne-
ront son aide à des avis. Notre fils est
un enfant & part demain. Dieu veuille
qu'il n'apprenne jamais dans la société
de ses camarades à porter au sein des
familles le désordre qu'il n'est que trop
possible que ta reconnoissance ait intro-
duit chez nous !

Si je t'écris aussi longuement à ce sujet,
c'est que je m'en occupe nuit & jour.
Mes chagrins ne m'accordant aucun re-
pos, presque point de sommeil, je n'ai
que trop le loisir de considérer sous toutes
ses faces ce qui me présage d'autres cha-
grins. Ces idées se sont étendues, elles
se sont approfondies par une méditation
continuelle & aussi par mes conversations.
Sans désigner qui que ce soit, en évitant
toute application directe & particulière,
j'ai formé des difficultés qui m'effrayent
autant de questions générales sur les-
quelles j'ai conféré avec M. de Salny.
Mais l'époux & le père peuvent seuls
calmer les tranfes d'un cœur maternel,

Privée de mon bien-aimé , je m'étais de tout ce que je rencontre de vertus & de raison ; je n'en sens que mieux que tu me manques ; je cède au besoin de te dire tout , & au moment où je vois aussi mon fils s'éloigner , je ne te quitte que le plus tard que je peux.

Au reste , mon cher ami , sans cette distance que je crains que M. de Perganne ne mesure autrement que moi entre lui & nous , je n'aurois encore aucun sujet de m'alarmer. Tu rends justice à ma vigilance. Ce qui me rassureroit infiniment plus qu'elle , c'est le respect qu'inspire M. de Salny , c'est le singulier don qu'il a de faire chérir l'honnêteté , & le desir que le Comte témoigne d'être estimé de lui. Comment pourroit-on concevoir & poursuivre un projet criminel sous les yeux & dans l'intimité d'un tel homme ! Mais je frissonne en songeant à ce que tu m'as cent fois dit du grand monde. Les gens d'une certaine classe ne se jouent-ils pas de ce qu'il y a

de plus imposant ? Leur vénération est un piège ou une ironie. Abuseroient-ils de l'innocence s'ils ne sçavoient l'art de la contrefaire ? Oh ! d'Inange ! combien ta présence nous seroit utile ! Elle est indispensable au repos , au bonheur , à la vie de ta tendre & désolée

CL A I R E.

L E T T R E X L V I I I .

Le Comte de P E R G A N N E

au Marquis d' H E R M A N C É .

SA N S doute , profond penseur , sans doute , nous nous opposerons de tout notre pouvoir à ces illicites exportations de Belles , puisqu'enfin , après nos caravannes , nos commanderies nous attendent à Paris : car il faut toujours en revenir-là.

L'originalité du moyen que votre sa-



gesse me suggère , me donne presque les droits d'inventeur ; vous conviendrez que pour peu qu'il fût plus en action , qu'il portât davantage sur quelque entreprise de mon genre , il seroit à moi , à moi seul , à ne pouvoir me le contester.

J'ai jugé , en conséquence , à propos d'y faire des changemens que vous verrez dans la lettre ci-jointe. Elle est écrite pour vous , mais très-ostensible ; & quant à son usage , la présente écrite séparément & secrète , vous servira de plein-pouvoir. Vous observerez , je vous en prie , que je n'y épargne aucune de ces fournitures qui remplissent , qui lestent si bien une fausse confiance : rien n'y manque de ce qui peut vous mettre à même de réussir. Faites vous valoir , communiquez mystérieusement , commentez , exigez des paroles , ne donnez pas de copie... Mais je vous répète vos propres leçons. Pure distraction ; ne vous en fâchez pas plus que je ne me pique de vos plaisanteries sur le laurier qui soutient le myrte.

Un

Un autre abuseroit peut-être de ma confiance ; mais vous ? je n'en crois rien. 1° Nous nous connoissons. 2° Ma présence vous remettra en un instant à votre place ; & cela , par la raison encore que nous nous connoissons.

Agissez en ami , & donnez-moi une occasion de vous prouver combien je suis le vôtre.

LETTRE XLIX.

LE MÊME AU MÊME.

JE crois être transporté dans le séjour des anges , mon cher Marquis , depuis que je suis loin de ces figures enluminées aux yeux de satyres , de ces poupées frédonnantes qui s'appellent des hommes , de ces repaires d'animaux venimeux qu'on nomme des sociétés. Ici l'on est soi-même ; on voit les autres ce qu'ils sont , ils vous voient ce que vous êtes. Point de ces Euménides plâtrées qui enragent de ce qu'on

III. Part.

C

les fuit , & vous déchirent pour que vous ne soyez accueilli de personne. Point de ces Sémelés dont les innombrables foiblesse sont toujours autant de coups de foudre , & qui dénigrent quiconque proteste ne les avoir pas foudroyées. Point de ces importans cachochismes qui sentant qu'ils se vantent en vain de l'impossible , prêtent leur moral au galant homme qui n'a pas leur physique. Point de ces beautés fanées , usées , décrépites à vingt ans , qui vont effrayant la crédule innocence , des mots de *séducteur* , d'*imposteur* , de *roué* , pour qu'elle se dérobe aux hommages qu'elles voudroient usurper ; pour que ses charmes isolés , cachés par la crainte , ne nuisent pas au débit des leurs , & ne diminuent pas le nombre des conquêtes qu'elles veulent soumettre par famine. Point de ces gens respectables mais dupes , qui pour fuir la perversité criarde , évitent le monde , n'y voient plus de vertu & finissent par n'y plus croire. Quelle liste je vous ferois , si j'énumé-

rois
mal
l'exi
heur
Lo
devie
l'hon
en fa
dre e
le vic
rage
que l'
vrer c
nez ui
qui se
d'une
qu'une
ma no
J'ai
plus uti
d'instru
n'ont pa
vos sçav
ent , ét

rois toutes les espèces malfaisantes ou maléficiées dont on ne soupçonne pas l'existence dans les lieux que j'ai le bonheur d'habiter !

Ici l'on gagne à se communiquer , on devient meilleur en se liant , on recherche l'honnêteté d'après l'éloge qu'on aime à en faire , & on la trouve pour en répandre encore plus l'éloge. On fuit , on hait le vice par zèle pour la vertu ; on encourage , on excite celle-ci même en ceux que l'indulgence accueille afin de les sevrer doucement de quelque vice. Imaginez un homme échappé d'un cloaque & qui se baigne à loisir dans le courant d'une onde pure , & vous ne concevrez qu'une partie de l'effet qu'opère sur moi ma nouvelle situation.

J'ai fait en ville les connoissances les plus utiles , les plus conformes à mes vues d'instruction. J'y trouve des sçavans qui n'ont pas des milliers de visites à faire comme vos sçavans ; des Beaux-Esprits qui travaillent , étudient & recherchent avec intérêt

la conversation de quelqu'un qui ne les encense pas comme des Pagodes , qui ne les met pas aux prises entr'eux comme des coqs, qui ne leur donne pas de longs dîners & ne leur procure pas trente lectures ; des Physiciens , des Chimistes qui n'ont pas leurs heures assignées à des femmes, des cabinets à meubler ou des expériences à faire pour elles en attendant un accès de vapeurs.

Les gens ne perdent pas ici à se poursuivre un tems destiné à jouir de ce qu'on possède. Chez vous , une même personne en aime , en estime dix mille , en chérit de tout son cœur quatre ou cinq cents , en adore une vingtaine , en reçoit , en recherche , en salue , en excède tout autant qu'elle peut chaque jour. Aussi quelle amitié ! quelle estime ! quel culte ! Qu'a-t-on fait ? qu'a-t-on appris ? qu'a-t-on savouré lorsqu'on se couche , sans pouvoir dormir malgré tout l'ennui donné & rendu ? Ici moins de subdivisions font naturellement que chaque

portion est plus forte ; la preuve gît en calcul. On perd moins , on reçoit davantage , ou ne s'épuise ni ne se lasse , & le sommeil y est comme le reste , plein , doux , vivifiant , nourrissant , salutaire .

Mes momens de récréations , je les voue à l'une des plus estimables compagnies qu'on eût pû former avec le plus grand choix & qui s'est faite d'elle-même. Le château de la famille d'Inange est le temple de la concorde. Les Dames , leurs parens , leurs amis , leurs voisins , tous y sont comme modelés l'un pour l'autre. M. Bellefont est celui avec qui des rapports d'âge , de goûts , de principes m'ont fait le plus desirer de me lier , & j'ai lieu de penser qu'il a eu le même empressement à mon égard. Il est très-singulier que deux jeunes-gens nés dans des circonstances si peu semblables , élevés tout différemment , aient entre eux cet unisson de sentimens , d'opinions , d'habitudes , cette *mêmeté* de caractère qui

me portent si irrésistiblement à fraterniser avec M. Bellefont.

Cette maison, cette société seroient un céleste asyle pour votre ami revenu de toutes ses erreurs; s'il avoit pû changer de cœur en les abjurant. Je vous parle de mes erreurs avec tant de franchise que je ne sçaurois être suspect en les justifiant. Tant d'esprits préoccupés, en vous comptant vous-même, mon cher Marquis, leur ont gratuitement prodigué des épithètes qu'elles ne méritoient pas, & qui n'attestoient que l'empire des fausses apparences sur la plupart des jugemens! Je m'en remets à votre équité, & je veux vous entretenir non de ma conduite passée, si mal interprétée; mais de ma situation actuelle, si difficile à exprimer!

Ce seroit ici mon refuge, mon *Eden*; si le sort acharné à me persécuter n'y avoit placé une vivante image de celle qui m'a ravi mon repos. Vos préjugés,

ceux de quelqu'un que je respecterai jusqu'à mon dernier soupir qui sera pour elle , m'imposent la dure loi de me taire & de ne point la nommer. Vous qui fûtes entraîné par des suggestions que je n'ai pas ignorées & dont l'ascendant vous excuse auprès de l'ami qui ne tirera aucune vanité d'être plus indulgent que vous ne fûtes injuste ; vous , qui , cédant malgré vous à ce torrent , auriez concouru , sans le vouloir , à me rendre tel que vous me croyiez , en persistant à grossir le nombre de ceux qui me méconnoissent ; d'Hermancé , sçavez-vous ce que j'osai aimer , sçavez-vous comment je l'aimai , pour juger de ce que j'ai perdu & de ce que j'éprouve ? Il vous faudroit le sçavoir pour imaginer à quel sentiment , à quel fil est suspendue ma vie : hélas ! ce n'est pas l'espérance qui la soutient.

J'admire les conformités qui rapprochent M. Bellefont & votre malheureux exilé. Bellefont aime autant que moi ;

c'est-à-dire , autant qu'il peut , & afin que le parallele soit complet , il est aussi privé de l'objet qui fixe à jamais tous ses vœux. Mais il n'est pas , comme moi , la victime d'une cruelle prévention née de la calomnie & de la bonne-foi crédule ; son amour ne fait pas horreur à celle qui l'enflamme ; on le chérit , on l'estime autant qu'il aime. Des parens , des alliés de la Demoiselle , ont d'autres projets d'union pour elle. L'ambition , la vanité , si déplacées lorsqu'il s'agit du bonheur , leur fait craindre une mésalliance , absurde épouvantail de la vieille noblesse Provinciale. Il est vrai que les Bellefont ne sont que d'obscurs Praticiens , gens de la basse robe ; mais leurs alliances sont bonnes du côté des d'Inange assez vieux gentilshommes.

Ce qui favorise le parti de ces faiseurs de mariages de convenance , implacables ennemis des liaisons de cœur qui sont pourtant seules des heureux , c'est que les parens , amis & conseils de Bellefont se

font tous mis en tête de lui faire épouser , sans doute par ambassadeur ou par correspondance , une jeune personne qu'on ne nomme pas , qu'ils ont dénichée au bout du monde , qui arrivera peut-être un de ces jours par la Diligence , & des louanges très - véridiques de laquelle ils assourdissent tellement ce pauvre garçon qu'il n'entend que cela même quand il est seul. Les deux amans enlevés l'un à l'autre seront ainsi forcés de s'unir à ce qu'ils n'aimeront pas , & ils sont d'autant plus à plaindre que leur passion s'accroît visiblement par les obstacles.

Pour moi , cher Marquis , j'éprouve que l'amitié ne console pas des pertes de l'amour , que l'absence en envenime les maux au lieu de les adoucir. Malgré tout ce qui me distrairoit & me suffiroit amplement ici , si je pouvois y être entier , je n'existe , pour mon désespoir , que là où je fus méconnu , condamné sans être entendu.

Je ne me flatte point que ces épan-

chemens involontaires puissent servir à ma justification ; vous ne les accueillerez que comme des confidences d'un ami. Vous avez été vous-même sinon subjugué par mes détracteurs , du moins repoussé loin de moi par cette dissonnance que de faux rapports supposent entre votre conduite & la mienne. Je trouve un secret soulagement à vous détailler ce qui me concerne , sûr que le tems & les faits vous détrompant toujours plus , vous me donnerez enfin la consolation de me convaincre que vous êtes redevenu mon ami aussi cordialement que je suis le vôtre,

Le Comte de P E R G A N N E.



L E T T R E L.

La Comtesse de CLOSMARRE

au Comte de PERGANNE.

ON ne vous voit plus, vous n'écrivez plus ! Sçavez-vous encore lire ? dans un cerveau qui se déränge, toutes les anciennes traces peuvent s'effacer, jusqu'à l'alphabet.

J'ai été malade ces jours-ci, & le suis encore au point que je refuserois une visite de vous-même, fussiez-vous dans votre bon-sens ; mais je n'en ai que plus de besoin de vos lettres, dussent-elles être extravagantes.

Votre Officier recruteur dîna chez moi le jour de son départ. Ce qu'il me raconta de vous m'auroit fait croire que vous iriez meilleur train que ne le prouvent vos relations qui ne finissent rien & après lesquelles il faut encore se morfondre.

C vj

Toujours d'admirables exordes & de pitoyables conclusions. Je vous attends à la quatrième & à la cinquième scène, que vous annoncez à grands coups de timbale & qui n'arrivent jamais, sans doute parce que vous sentez qu'elles ne valent pas mieux que le reste. Voilà une affaire terminée, disions-nous l'Officier & moi; point du tout : M. le Comte rend service gratis. Cela est d'un beau à perdre patience. Ecrivez seulement, si vous osez ; & vous êtes jugé sans appel.

L'homme à cheval, ce fut moi qui vous l'envoyai. Raymond ne vouloit, & pour cause, ni venir chez moi, ni vous adresser personne ; il prit le parti de m'écrire sous le couvert de Louise, pour me prier de vous expédier sa note incluse. Je l'avois lue, elle & ces copies, quand j'ordonnai qu'on vous l'apportât de la part de l'Abbesse. A présent je vous demande si vos lettres ont ajouté quelque nouvelle intéressante à ce que je sçavois.

Mais vous n'en faites pas. Nouveau Salny ! On remplira votre histoire des actions des autres. Voyons si la lettre que vous allez m'écrire donnera meilleure opinion de vous. Je crains fort que non.

Le Chanoine me plaisoit assez. Arriver au but en passant par l'Eglise & conduit par le Directeur ; l'idée m'a d'abord paru sage , piquante ; mais c'est une de vos bluettes. A peine les voit-on briller qu'elles s'éteignent. Vos *vertus héréditaires* nuiront à l'effet de votre Champagne , & vous ferez un digne coryphée de foupers bourgeois pour peu que vous lisiez les gazettes.

Ah ! te voilà enfin beau traîneur ? Cette faillie de Laurent est d'une vérité singulière. Il est comme Germain , un *Tacite* sans le sçavoir. Vous voyez qu'on vous lit attentivement.

Allez vous coucher. — j'étois au lit. —
Si vous vous immortalisez , ce ne sera pas sans fatigue.

Quelques mois de vos leçons & vos

exemples.... Comment n'avez-vous pas rougi en vous entendant tenir en face de semblables propos par un simple Officier de fortune ?

Les passions naissantes se nourrissent , dites-vous , des éloges prodigués aux vertus qu'elles n'attaquent pas. C'est un de mes principes fidèlement rendu. Vous êtes admirable si l'on ne vous prend que pour un écho. La passion de votre Belle ne mourra pas d'inanition ; elle sera nourrie de l'éloge de toutes les vertus possibles , car ni vous ni elle n'en attaquez aucune. Si Caroline avoit l'esprit de louer votre pudeur , votre chasteté , votre continence , vous demanderiez à épouser sur le champ de peur d'expirer d'un excès d'amour. Je voudrois bien être témoin d'un pareil phénomène.

Epargnez dorénavant au très-révérend Salny le soin de fournir des *sujets moraux* au jeune peintre. Chargez celui-ci de peindre pour le boudoir de votre future , le voluptueux tête-à-tête de l'*estime*

sans réserve & de l'amour respectueux. Ce tableau , quoiqu'un peu gai , ne laissera pas d'être fort touchant. Vous m'en procurerez une copie ; j'en ferai graver une estampe. Comme cet *amour* , vous ressemblera , puisque vous en ferez l'original , on s'arrachera l'estampe , on en raffolera lorsque vous irez à Paris avec le Chanoine.

Je ne conçois absolument rien à ces *mille difficultés* inexplicables dont le Salny fème votre carrière. Quand on ne s'entend point soi-même , le moyen d'être intelligible ! Vous vous sauvez dans le galimathias. Ce qui n'est pas clair , n'est pas vrai. L'homme est moins compliqué , moins indéchiffrable que vous ne croyez. Pour moi , je pénètre ses plus ténébreux mystères comme je vois ce qu'il y a dans mon flacon. Ma métaphysique se réduit , en dernière analyse , à deux mots : santé & maladie ; & les imbéciles sont des malades.

Depuis quand le pédantisme , le ra-

dotage, l'amour platonique & l'ennui font-ils une peste, un fléau contagieux dont on ne puisse se préserver? Faites quarantaine avant d'arriver chez moi.

Les circonstances Elles vous submergeront ; il ne sera plus question de vous.

Entre nous, je présume que vous vous contenterez de vos *songes délicieux* pour les nuits, & de l'estime de M. de Salny pour le cours de vos journées. Que ne vous mêliez-vous aux jeux des enfans! Leur Gouvernante auroit pû vous donner le fouet sans déroger à la gravité de ses fonctions.

Le mien vaut le vôtre, est d'une naïveté charmante; en effet, autant vaut l'un que l'autre. Encore l'Américain tend-t-il à son but à sa manière; c'est ce qu'on ne dira pas de vous, pas même l'ingénue Caroline. Enchanté de ses coups-d'œil, vous n'êtes pas venu me voir depuis un siècle; vous fuyez mes regards: vous avez quelque idée de ceux dont on

gratifie un fanfaron qui n'effectue rien.

Qu'importent tous ces calculs de foin & d'avoine ! laissez-les faire au Juif , à Salny. Qu'importe qu'on ait brûlé grange ou château , bêtes ou gens , si vous n'en tenez pas mieux cette petite fille ! Si je connoissois , si je dégourdissois ce beau George , je gagerois qu'en trois semaines... mais je ne veux pas vous atterrer , vous décourager. Le reste de votre récit vous réhabilitera peut-être. Voyons.

La sotte ! cela n'a aucune prévoyance. Avoir des épingles qui peuvent déchirer les mains de celui avec qui l'on en est aux confidences ! Comment s'arranger-elle donc ? Il me prend , en vous lisant , des envies de la souffleter. Vous n'avez pas le sens-commun ; mais aussi il faut avouer qu'on ne tombe pas plus mal. Ce sera le siège de Troye. Confiance & longue vie.

Et vous pouviez croire un seul instant qu'on donnoit dans la correspondance ? sçait-elle écrire ? votre erreur vaniteuse

m'a beaucoup amusée , sur - tout votre empressement à dévorer le billet-doux de Raymond Laurent.

Mes avis ? mes leçons ? qu'y comprendriez-vous ? Mes ordres ? agissez , terminez , écrivez , & dès que je me porterai mieux , venez.

Moi incrédule ! je ne le suis pas pour tout ; car je crois très - fermement que vous ne ferez rien qui vaille. C'est à quoi se bornera , quant à présent , votre éloge. *Le présent est gros de l'avenir* , ai-je lû quelque part ; invitez-moi à ses couches.

Je fais le cas que je dois de l'*admiration* & des *adorations* de mon Cousin. Son encens ne me tournera pas la tête. Au surplus , mon *élève* est assez mon *ami* pour que je lui déclare rondement que je ne veux point de lui pour mon *serviteur*.

Une lettre m'annonce comme prochain , ou même , d'après sa date , comme déjà arrivé certain événement

tragique qui pourroit faire remonter les actions d'un beau pleureur. Méritez-vous qu'on s'intéresse encore à vous ? Réponse prompte , satisfaisante & par exprès.

LETTRE LI.

Le Comte de PERGANNE

à la Comtesse de CLOSMARRE.

CE que j'ai à vous raconter , impitoyable Cousine , ne vous tient pas sur la braise comme le mot qui termine votre lettre m'y tiendra jusqu'à ce qu'il soit expliqué. De grâces, quelle nouvelle avez-vous reçue ? quel est donc cet événement ? du tragique , & du véritable ! Oh ! j'en ai le plus grand besoin ; ce renfort m'est indispensable dans ce maudit château où la gaieté fémillante n'est pas admissible , & où les fadeurs anacréontiques & les

platitudes morales minent si imperceptiblement des obstacles qu'un ton léger réduiroit à rien par-tout ailleurs.

Je ne puis jouer ici qu'un rôle sérieux & attendrissant , à moins que je ne veuille ou m'en faire chasser ou y renoncer à tout projet. L'insipidité de ce rôle me trahira si je ne le charge. Il est bon que je pleure : cela me réussit. L'éducation accoutuma Caroline à ne se livrer qu'avec réserve aux sentimens trop flatteurs ; elle se défie moins des affections qui la blessent. Je l'ai bien observée. La douleur , la compassion , lorsqu'un motif généreux les excite , sont des sentimens auxquels elle s'abandonne. Vos propres maximes ordonnent qu'elle pleure. Ne vous démentez pas uniquement pour me désespérer. Ma docilité me rend digne de plus d'indulgence. Mandez-moi tout ce que vous sçavez. S'agit-il d'une bataille ? le Colonel est-il blessé ? est-il en danger ? est-il mort ? vous n'obligerez pas un ingrat. Si vous

m'armez , ne fera - ce point aussi pour
votre cause ?

Votre commissionnaire vous apportera
ces lignes ; je le réexpédie en toute hâte ,
& je l'attendrai en vous écrivant. Je vous
donne ma tête si vous n'avez lieu d'être
édifiée de ce que je vais vous détailler ,
tandis que votre Domestique ira & re-
viendra , & si , malgré les obstacles sans
nombre qui me retardent , vous n'êtes
étonnée du chemin que j'ai fait. Prenez
confiance ; ne brisez pas votre ouvrage.
Je mériterai vos bontés. Comptez sur
ma promesse : il faut plus de quatre
heures à cet homme pour qu'il soit de
retour. Que de tems ! Je tâcherai de n'en
pas perdre une minute. Tout à vous ,
belle Comtesse.

Quelle est donc votre maladie ?



 LETTRE LII.

L E M Ê M E A L A M Ê M E.

JE remplis ma tâche, insatiable Cousine, espérant que vous aurez égard à ma prière.

Vous blâmez toujours, vous déprisez tout; ne discutez-vous jamais? Etes-vous de ces gens à qui l'on ne démontre rien? Convenez du moins d'un axiôme avec l'humble disciple que vous *mal-menez* sans miséricorde. Le chemin le plus long n'est-il pas aussi le plus court, lorsqu'il est constant qu'il n'y a pour arriver où l'on tend qu'un seul & unique chemin? Votre mauvaise humeur ne juge que moi! ne faut-il pas être deux? Un Médecin n'a-t-il qu'un procédé, qu'une recette, qu'un tems déterminé pour la cure de tous ses malades? Un

Tailleur coupe-t-il tous ses habits sur la même mesure ? Ne suffit-il pas que l'ouvrage se fasse , que le malade soit guéri ou enterré ? ... Je déraisonne toutes les fois que vous avez de l'humeur.

Permettez - moi encore quelques réflexions , & je reprendrai mon Journal où je l'avois interrompu n'en pouvant plus de fatigue. Vous ne vous placez pas dans le point de vue convenable pour apprécier mes efforts. De ce que vous n'eûtes jamais ou n'avez plus certains préjugés , s'ensuit-il qu'ils aient perdu leur empire sur ceux qui les conservent ? Une jeune personne aux yeux de qui ce qu'on appelle sa vertu est la plus belle chose du monde , à qui des leçons , l'exemple , la superstition , la terre , le ciel & l'enfer crient tous ensemble de veiller sur ce trésor , est un petit être fort ridicule ; sans contredit ; mais elle n'en est pas plus facile à réduire pour cela.

Des lumières supérieures vous font traiter en bagatelle de qui feroit ici

monstrueux. A merveille. Aussi cette bagatelle ne tient-elle pas contre tel qui vous amuse. C'est être conséquente; mais foyez-le donc à l'égard de ceux qui parlent de principes opposés. La classe où vous êtes destinée à briller, retrouve dans la facilité du commerce, ce que les objets perdent de leur importance. Ici l'on ne vise qu'à la perpétuité; aimer c'est se jurer d'attendre la caducité colés l'un à l'autre. Vous voyez maintenant quelles chimères j'ai à combattre, & pour que j'eusse encore plus de peine à triompher, est venu se mettre entre Caroline & moi le modèle achevé d'un amour modeste & tendre, fervent & vertueux, qui me contrecarre insupportablement en se donnant les airs de promettre un bonheur solide & durable.

Je passe à mon récit, & afin de trouver le tems moins long, je vais me livrer aux détails; je peindrai pour mieux décrire. Vous aurez un volume à parcourir. Votre dureté mérite d'être punie. Ah! si vous sçaviez

ſçaviez combien vos reproches me pénétrèrent , combien vos railleries me déchirent !

Nous nous trouvâmes au bois à l'heure dite. Laurent m'y ouvrit ſes paquets : il aura eu ſoin de les recacheter proprement en route. Annette lui avoit raconté , en pouſſant de grandes exclamations , les vives inquiétudes que ma main enveloppée avoit données à Caroline. A ce propos & *en manière de conversation* , comme il dit , il a débité une de ces hiſtoires qu'il tient toujours prêtes , aux Domestiques faiſant cercle autour de lui , devant Annette qui n'en perdoit pas un mot , & à laquelle il feignoit de ne pas penſer.

Il leur a dit qu'un jour une piquûre d'aiguille à la paume de la main lui avoit donné la fièvre , des convulſions , le délire ; que ſa main étoit devenue auſſi groſſe que ſa tête , qui ne l'eſt pas mal ; ſon bras comme ſon corps ; qu'il avoit été dangereuſement malade pendant

plus de deux mois ; qu'on avoit parlé d'amputation ; qu'enfin un habile homme l'avoit guéri avec des simples ; que l'admirable de cela étoit qu'il n'avoit cessé , au milieu de mortelles douleurs , d'avoir le teint haut , l'œil vif , un appétit vorace. Bon Dieu , s'est écriée Annette ! qu'il n'en arrive pas autant à M. le Comte !

Il m'a informé aussi d'une autre conversation qu'il a eue avec la Dame Souchaie , dont il conclut que cette femme est raisonnable , serviable ; qu'il faut ou l'acheter ou la perdre ; que le premier parti est plus sûr que le second , quoi- qu'elle ne plaise guère au Colonel. Raymond ne s'est point compromis. J'attends de ses lettres sous le couvert convenu du Chanoine Brivone qui , j'espère , en recevra quelques autres.

Avant d'aller souper chez le frère de celui-ci , je grossis mon poing de compresses & de bandes infectées de vulnéraires , afin de parler à plus d'un sens , & j'établis mollement le tout dans une

écharpe ; Germain est un tiers de Chirurgien. Les deux Brivone furent *épouvantés* de mon accident , me fçurent un gré infini de ce que je ne m'étois pas dédit pour cela , & avouèrent qu'il falloit que je les aimasse beaucoup. Ils me trouvèrent *très-défait* , ce qui leur fit croire que j'avois perdu une grande quantité de sang. — « Cela n'est rien , ou fort peu de chose , dis-je en homme qui craint d'affliger ses amis ; une simple déchirure faite par une pointe aigüe. »

Quelque tendon aura été blessé , dit l'un. Elle aura percé d'outre en outre , dit l'autre. — Un nerf , reprit le premier.... Le périoste , interrompit le second.... Quelqu'artère , insista celui-là.... Un peu d'inflammation , ajouta celui-ci , &c. ; je n'eus donc qu'à me taire pour avoir tous les maux qu'il plût à ces Messieurs de m'attribuer. Je dis qu'un de mes valets entendoit la cure des plaies , & que si la douleur augmentoit je recourois aux gens de l'art. Mon flegme amena fort à

propos l'éloge de mes qualités guerrières, une digression sur l'héroïsme & sur les hôpitaux des armées. On servit; je m'entins à ma caraffe d'eau. Le Chanoine pourvut amplement à ce qu'il n'y parût pas aux bouteilles.

Il se proposoit d'aller *au château* le lendemain matin; je le priai d'y faire agréer mes respects & mes complimens, ce dont il se fit une fête de se charger. Il me parla avec enthousiasme de M. de Salny, se félicita beaucoup de l'avantage d'avoir passé plusieurs heures, à divers reprises, dans sa société. Madame d'Inange a, selon ce Brivone, en bonté, en sensibilité ce qui lui *manque peut-être* en fermeté. Le Colonel est un militaire dans la force du terme, qui prie comme on commande, exige de l'ordre partout, veut bien ce qu'il veut; qui met un peu de roideur dans sa droiture, de sécheresse dans ses affections; mais il est, avec cela, un père, un mari, un parent, un ami, un maître, un voisin,

un paroissien excellent. Je n'omets pas une syllabe.

Ce Chanoine , faiseur de portraits , connoît peu le fils qu'il croit tenir beaucoup du père. Pour la fille , — « c'est , dit-il , un de ces caractères qui ne cherchent à s'appuyer que sur eux-mêmes ; je ne sçais si je m'explique , ajoutoit-il. Par exemple les actions honnêtes , vertueuses , & elle n'en fait pas d'autres , lui plaisent toujours plus lorsqu'on ne les lui a pas conseillées ; elle préfère celles où elle se porte de son propre mouvement. — Mais , observa le frère , elle écoute pourtant & suit les bons avis. — Certainement , reprit le Chanoine , elle en profite avec plaisir ; je n'entendois pas dire le contraire. N'aimez-vous pas mieux le vin d'Espagne quoique vous aimiez beaucoup le petit Bourgogne ? — On voit que la bibliothèque de M. l'Abbé n'est pas dans son grenier.

» Au reste , poursuivit-il , après avoir défait deux boutons de sa veste qui

alloient sauter , c'est un trésor d'innocence , de candeur , d'amabilité. » — Puis en me regardant comme s'il eût voulu me prier de lui tirer un fétu qu'il auroit eu dans l'œil : — » Voilà une femme telle qu'il en faudroit une à M. le Comte ; femme parfaite , charmante ; vous feriez un beau couple. Que pensez-vous de cette idée ? vous est-elle venue ? Il m'en vient quelquefois de passables. Qu'en dit mon frère ? on peut la digérer , dit-il en remplissant son grand verre. »

« Mais , répliqua le frère , vous allez , vous allez ... & la différence des rangs ? — M. d'Inange , dis-je gravement , seroit aussi obscur roturier qu'il est bon gentilhomme , que cette différence accidentelle & due au hazard , ne feroit d'aucun poids lorsqu'il s'agiroit d'un engagement aussi important que le mariage. »

« Dans ce siècle , repartit le Chanoine qui s'interrompit alors pour vider posément son verre , dans ce siècle , les

lumières ont banni les préjugés. M. le Comte a raison. Mais mon frère n'a jamais voulu se mettre au courant de son siècle, en s'abandonnant à quelque Journal. D'ailleurs, la famille d'Inange est des plus anciennes quoiqu'elle ne soit pas titrée. Je le sçais bien; je suis, j'ose m'en flatter, l'ami de la maison depuis longues années. Revenons à nos moutons, dit-il en se trémoussant; ce projet vous paroît-il mériter qu'on y pense? »

« Je n'y vois, répondis-je, que les difficultés que m'a toujours offertes l'idée de me marier. » — Ici je donnai à mes paroles le ton le plus sententieux qu'il me fut possible. — » Pour former des nœuds si redoutables, si sacrés, il faut tant de conditions toutes si nécessaires! Il faut aimer, être aimé, bien connoître, être bien connu, & avoir l'agrément des parens. A qui s'adresser pour effectuer tout cela? A la Demoiselle seule? L'autorité des parens intervient avant que l'intimité ait écarté la feinte, avant qu'on

se soit même pressenti. On doit donc s'adresser aux parens ou d'abord ou bientôt. Dès-lors on a deux écueils à redouter contre lesquels se brise de part ou d'autre le fragile espoir du bonheur conjugal. Je ne parle point ici de Mademoiselle d'Inange ; la proposition est générale. » — Ces deux écueils & ce fragile espoir m'attirèrent une attention admirative qui me fit presque éclater de rire. Je me retins cependant & continuai très-sérieusement.

« La jeune personne , dis-je , se conforme à des spéculations d'intérêt , d'orgueil , de convenance ; on calcule & elle épouse. Elle obéit à l'avarice ou à l'ambition de ses père & mère , ou ne cède qu'à son habitude de suivre leurs conseils , & c'est autant à rabattre de son bel amour qui vous a séduit & que vous payez de tout le vôtre. D'autres donneurs d'avis vous enlèvent la femme que ceux-ci vous ont livrée , & l'homme sensible dévore ses peines tandis que tout le monde en rit. »

« C'est la raison même , s'écria le Chanoine , en remplissant de nouveau son verre ; je n'y avois jamais fait réflexion. Mais , ajouta-t-il , après avoir bû lentement, quel remède y trouveriez-vous ? — Rien de plus simple , dit le frère. Que les parens se bornent à faire la guerre à l'œil jusqu'à ce que les enfans se connoissent. »

« De la confiance , disois-je. — De la vigilance sur-tout , me répliquoit ce frère qui n'est pas au courant de son siècle. — Point d'explications anticipées , insistai-je ; point de ces éclaircissemens qui ne sont bons à rien , qui dénaturent tout ; point de ces espèces de Manifestes qui désobligent les uns & les autres quand l'examen prouve qu'on ne se convenoit pas ; qui mettent une Demoiselle dans la nécessité de feindre ou par déférence , ou pour ne pas manquer ce qu'on lui fait envisager comme une affaire ; qui accoutument un jeune - homme à rompre des engagemens trop saints pour

être conditionnels & soumis au caprice ,
& prêtent à l'envie des prétextes pour
dépriser la Belle délaissée de l'aveu d'une
ou de deux familles. »

Quand mon Chanoine en fut aux li-
queurs, il se fit fort de me marier. Le
vin d'Espagne envoyoit aussi au cerveau
du frère quelques esprits-animaux de cou-
leur nuptiale. Je crois que la copulation
s'en feroit suivie si la future avoit été
de la partie. Je m'en tirai pourtant en-
core célibataire ; mais laissant à mes
hôtes l'opinion la plus exaltée des dons
précieux, des vertus insignes que j'ap-
porterois dans l'union matrimoniale, du
bonheur que j'y trouverois & que j'y
assurerois à ma moitié, & de la merveil-
leuse tête que j'annonçois pour faire un
bon mari. Jugez sans rire, trop railleuse
Cousine, & si vous entrevoyez où je
tends, convenez que mes bluettes durent
un peu plus que celles qui ne font que
paroître & s'éteindre.

Je ne vous demande que le tems de

déjeûner en recueillant toujours les faits dans ma tête.

LETTRE LIII.

SUITE DE LA PRÉCÉDENTE.

LE lendemain à midi, un laquais du château vint me faire les complimens de la société & s'informer de l'état de ma santé. Je compris que le Chanoine avoit fait sa visite. Je répondis que j'avois eu de violentes douleurs la nuit, que la fièvre ayant cessé le matin, je me trouvois beaucoup mieux ; qu'à moins que le mal n'empirât, mon intention étoit d'aller après dîner remercier ces Dames de l'obligeant intérêt qu'elles daignoient prendre à mon accident. Il me prévint qu'il y auroit une assemblée, que la *noble* du voisinage s'y rendroit. Je promis d'autant plus volontiers d'aller offrir mes

hommages à Madame d'Inange ; prévoyant que sa vanité m'en sçauroit gré.

A quatre heures tout y étoit déjà rendu. Un Comte de Blansac , un Président de Grissol , Madame la Présidente étoient les matadors de cette brillante noblesse. Les autres hommes & femmes , ont de ces noms qu'on ne retiendrait pas quand on les liroit , & que leur mine ne donnoit aucune tentation d'apprendre.

Mon apparition étoit attendue comme le lever du soleil peut l'être chez les Persis. Ma blessure , ma fièvre avoient succédé au beau tems , à la sécheresse. Mon manteau de taffetas gris , dont je m'étois muni contre l'excès de la poussière , fit un effet prodigieux ; on ne parla que de cette nouveauté , de l'excellence de cette idée , & Madame la Présidente me trouva fort modeste parce que je ne m'en attribuai pas l'invention ; car il n'est rien à quoi elle n'entende finesse.

Ailleurs je l'aurois quitté avant d'entrer ; là je sentis que si l'on ne me le

voyoit pas je perdrois une partie de mon mérite. Germain me l'ôta ensuite , dans l'une des chambres vuides , avec toutes les précautions qu'eût demandé un bras cassé ; & mon mal & mon manteau soutinrent la conversation jusques aux cartes. — « Monsieur le Comte a-t-il consulté un Médecin , disoit une femme ? — Oserai-je vous prier de me dire combien il me faudroit d'aunes de taffetas , me disoit un de ces Messieurs ? — Comment nomme-t-on cette couleur ? — couleur de poussière : — oh ! cela est charmant ! » — Le jeu n'occupa pas assez pour qu'il ne fût de tems en tems question de chirurgie & de manteau , d'eau d'arquebuse & de poignets froncés. Je ne sçais si l'on ne m'admiroit pas plus qu'on ne me plaignoit.

Pour Caroline , elle étoit à demi pétrifiée. Ses grands yeux immobiles ne quittoient pas mon écharpe. Ne pouvant jouer , en ma qualité de manchot , je fis le tour des tables ; je m'arrêtai tantôt

à l'une tantôt à l'autre , pour terminer ma ronde par un *a parte* avec Mademoiselle d'Inange qui ne jouoit pas , & auprès de laquelle la mobilité de ses frères & sœurs me promettoit quelques instans de liberté. Jamais ses grâces & tous ses attraits ne furent relevés par un plus parfait contraste. Elle tenoit compagnie & ne sçavoit que dire à une grande efflanquée de seize ou dix-sept ans , *Demoiselle de condition* , à qui une Tante appelée Madame la Sénéchale , faisoit signe à chaque minute de ne pas tant avancer le cou , & qui , à mon arrivée , avoit demandé si ce Monsieur étoit un Monseigneur , & si les fils de Ducs portoient tous des surtouts de taffetas.

Je me rapprochai imperceptiblement de Caroline , qui avoit d'abord répondu quelques mots , comme tout le monde , à mes premières politesses. Elle me pressa alors de lui raconter comment je m'étois blessé. Ce n'étoit ni le lieu , ni le

moment d'être payé d'un récit ; je ne parlai qu'en termes vagues qui n'expliquèrent rien , & j'insistai sur les douleurs de manière qu'elle dût sortir pour qu'on ne s'aperçût pas de son extrême émotion. Placé entre deux glaces , je la vis dans la chambre voisine s'essuyer les yeux avant de rentrer , & elle revint s'asseoir à côté de sa mère & de M. de Salny , dont l'une faisoit un reversi , & l'autre s'entretenoit avec Bellefont d'un poème que compose ce dernier, où il est , je crois , question de funérailles & de tombeau ; car ces Messieurs s'amusent.

Ah, Monsieur le Comte! venez à mon secours , dit Adelaïde en me consultant sur sa partie. Le vieux Blansac observa que c'étoit bien assez d'avoir contre lui les distractions que donne une Belle , sans avoir encore les avis d'un jeune Seigneur. La Présidente remarqua ingénieusement qu'il ne falloit pas tant craindre un manchot , & en se rengorgeant , elle me mesura de la tête aux pieds.

— Monsieur croit peut-être que j'ai la vue très-basse , dis-je en parcourant des yeux les charmes avantageusement étalés de la Présidente qui jouoit avec Blanfac contre Adélaïde.

Une pendule détraquée se mit à sonner midi ou minuit ; on tira les montres , & l'une des miennes devint le sujet de l'admiration provinciale. Sur le fond est peint un bel œil de Blonde , de la plus sensuelle expression. Madame la Présidente est blonde pour le moins ; elle dit que ma montre marquoit d'un côté l'heure commune , & de l'autre l'heure du berger. Madame la Sénéchale nous promit de ne plus regarder sa montre qu'elle n'y eût fait mettre l'un des yeux de son mari.

De main en main cet œil passa dans celle de Caroline de qui je le reçus en lui disant tout bas : — « Je l'ai échappé belle. — Comment ? — Vous n'en avez pas soupçonné le secret. — Quel secret ? — Un ressort caché qu'on n'a qu'à pousser

pour découvrir un portrait. — Dès cet instant elle fut rêveuse à ne sçavoir plus ce qu'elle faisoit, à en oublier toute la compagnie.

Je me plaignis de douleurs aiguës & passai dans une pièce voisine pour que Germain fît semblant de me panser. — « Quelle heure est-il, M. le Comte, me dit Caroline presque entre les deux portes ? » — Je tire ma montre en me retournant, elle me l'enlève & court à la lumière ; je la suis, elle trouve le ressort, le pousse, il part, & elle voit son portrait ; c'est elle-même à ne pouvoir s'y méprendre, sa coëffure, l'habit qu'elle a actuellement, tout lui confirme que c'est elle. C'est une copie de celui que m'a fait faire Raymond d'après la peinture furtivement interceptée. Par bonheur elle ignore que ce portrait peut se détacher de la montre. Eh ! sans cela, ce seroit à changer de bijoux tous les jours. Jamais stupéfaction ne fut plus complète ; la montre lui tomba des

main sur le marbre de la commode.

Elle la reprend , la ferme d'une main tremblante , & me dit en me la rendant : — *Quelle peur j'ai eue ! heureusement qu'il n'y a pas de mal. — Je le pensais aussi* , lui répondis-je en jouant sur le mot ; *d'ailleurs le mal seroit réparé dès que vous permettez que je la reçoive de vous.* — La pauvre enfant rougit , se troubla au point de me faire de la peine. J'avois repris la montre , j'entrai dans l'autre chambre.

Germain m'y apprit qu'il n'avoit rien de ce qu'il lui falloit , & je réfléchis qu'il seroit difficile d'être avec lui sans témoins : c'étoit ce qu'en d'autres termes il vouloit me faire entendre. Mes douleurs se calmèrent & je reparus au salon. La grosse Présidente ne me quitta plus. Caroline s'étoit éclipsée. J'avois promis de souper en ville ; m'esquivant en malade qui se ménage , j'allai faire goûter ma sagesse toute neuve à une infatigable prôneur des d'Ucé & à sa cotterie.

Comme on dort après avoir ainsi tué sa journée ! Imaginez , si vous le pouvez , inventive Cousine , avec quelle surprise j'apprends , à mon réveil , que quelqu'un du château veut absolument me parler en particulier. Qui ? une femme ; la serviable Madame Souchaie. Mon premier mouvement fut de chercher ma bourse pour voir ce qu'il y avoit. Je m'habille & donne audience à l'ambassadrice. Ah ! si elle eût dignement représenté celle qui l'envoyoit !

Elle venoit de la part de Mademoiselle d'Inange , qui avoit , me dit-elle , passé toute la nuit à pleurer du chagrin de sçavoir que j'avois son portrait , & sur-tout du mal-entendu auquel avoient donné lieu ses dernières paroles. Je protestai qu'on se trompoit ; je feignis de douter que la Souchaie eût en effet aucune commission. Salny n'avoit cessé , la veille , de me suivre de l'œil ; Adélaïde ne m'avoit appelé que pour m'empêcher de rejoindre sa nièce ; je ne sçais

plus quelles autres visions de ce genre me faisoient craindre un piège. La confidente appuya sur les détails, me peignit Caroline au désespoir. Je me retranchai à ne pas croire à sa mission.

Désorientée, poussée à bout par mon obstination, elle oublia les ménagemens, les gradations qu'on lui avoit recommandés, ou plutôt elle me pénétra en Duègne expérimentée & fut bien-aise de se voir réduite à ne me rien taire. — « J'avois ordre, dit-elle, de vous prier de me livrer ce portrait, & ce n'étoit qu'après avoir épuisé toutes les ressources de la prière pour l'obtenir, que je devois vous remettre une lettre qui vous le demande. — Une lettre, m'écriai-je ! une lettre ! ah ! je donnerois mille portraits & ma vie. Voyons. » — Elle me la remit en souriant d'un air d'intelligence, présage encourageant de celle qui alloit s'établir entre nous.

Voici copie du poulet de la Belle. Vous ne ferez pas fâchée de voir de

son
& je

Mad

C
cela
ligne

V
parle
marl
non

J'avo
ponf
défo
faite

Si

son style. Je l'écris sur une feuille à part
& je continuerai ensuite ma narration.

LET TRE LIV.

Mademoiselle CAROLINE D'INANGE

au Comte de PERGANNE,

MONSIEUR le Comte ,

C'est en frémissant que j'ajoute , si
cela est absolument nécessaire , quelques
lignes à ce qu'on vous dira de ma part.

Vous m'aviez mal-entendue hier. Je
parlois de la chute de la montre sur le
marbre où elle auroit pû se briser , &
non de ce que vous aviez ce portrait.
J'avois d'abord mal compris votre ré-
ponse ; je n'ai cessé de pleurer , de me
désoler depuis que la réflexion me l'a
faite entendre. Quelle nuit j'ai passée !

Si vous êtes digne des sentimens que

vous inspirez, prouvez-le, Monsieur le Comte, en sacrifiant ce portrait qui ne me laisse aucun repos. Remettez-le, s'il est possible, à la personne que je vous envoie. Rendez-lui aussi ces lignes, que, sans doute, je ne devrois pas écrire. J'en suis toute tremblante. Le tourment affreux que j'endure me feroit pardonner, si l'on pouvoit se mettre à ma place pour me juger.

Cédez à ma prière & je vous aurai plus d'obligation que si vous me sauviez la vie.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Comte,

Votre très-humble & très-obéissante
servante CAROLINE D'INANGE.

 LETTRE LV.

La Comtesse de CLOSMARRE

au Comte de PERGANNE.

*V*OTRE tête ! soit ; j'accepte. Les petits cadeaux entretiennent l'amitié, la réveillent même quelquefois , & vous avez à me gagner. Voyons ; quelle fable me conterez-vous ?

Le Capitaine m'a écrit en toute hâte, le lundi 7 au soir , après souper ; & il paroît à la tournure de son billet , que c'étoit effectivement après souper. Il me mande qu'il doit se battre le 8 au matin avec le Sous-lieutenant Casimir d'Inange ; qu'il espère donner à ce jeune écolier une leçon d'escrime & lui enseigner à mieux entendre la plaisanterie entre camarades.

Portez-vous bien , Monsieur le Comte.

On va me faigner , quoique je fois persuadée que cela affoiblit la vue. J'attends vos démonstrations en galerie de tableaux , & je vous prie d'agréer mes civilités.

Ah Perganne ! Perganne ! vous endort-on , vous enforcelle-t-on , ou m'en imposez-vous ? Raymond se joueroit-il de nous ? Oh ! non ; la copie qu'il m'envoie n'est pas moins fidèle que ses précédentes , & vous m'expliquerez cette étrange énigme. Quelle lettre Adélaïde écrit à la Vaudière ! J'ai toutes les peines du monde à en croire mes yeux.

Vous ne recevrez cette copie que lorsque vous n'aurez pas un mot à ajouter à votre récit. Mon commissionnaire a mes ordres en conséquence ; gardez-le jusqu'à ce que vous puissiez lui remettre votre dernière dépêche. Prenez le tems d'écrire tout , peignez bien chaque fait , chaque personnage ; que je voye & entende

rende au lieu de lire ; que votre paquet contienne tout ce que vous avez dit , fait , aperçu , pensé , toute votre âme s'il vous en reste une.

Cette Adélaïde , ce Salny me causent mille tranges dont vous ne vous doutez pas. Ne soupçonnez-vous aucune trame ? Votre sécurité m'est presque aussi suspecte que leurs artifices. Ne vous méfiez-vous de rien ? Quoi ! l'on vous berce , on vous aveugle , on vous enchaîne & vous ne cessez de me vanter vos prouesses ? Quel homme êtes-vous ! Dans quel coupe-gorge vous êtes-vous engagé ! Ne sont-ils pas tous des Bellefont , des d'Inange ? Je vous les ferai connoître un jour. Puissiez-vous ne pas apprendre à vos dépens de quoi ils sont capables !

Ce que j'ai à vous faire lire est bien autre chose que la nouvelle qu'il vous tarδοit tant de sçavoir , dont l'annonce vous avoit mis *sur la braise* , & que je vous ai bonnement racontée en commençant la pré-

sente , comme si vous pouviez encore en tirer quelque parti.

Ne craignez plus d'être minutieux dans vos descriptions , soyez vrai. Si vous êtes dans l'illusion , les moindres circonstances exposées de bonne-foi peuvent me servir à la dissiper. Les détails que je vous demande me décideront à votre égard entre l'amitié , la haine ou le mépris.

Ne venez pas que je ne sçache à quoi m'en tenir. Vos justifications de vive voix sont trop peu susceptibles d'un examen réfléchi.

En vérité , c'est par pitié pour vous que je n'écris pas aujourd'hui à d'Hermancé. Que voudriez - vous que je lui disse ? Je rougis pour vous.



V
mép
sexé
s'exé
cune
l'art
l'art
en e
viole
à mo
ché p
de si
Un
spectr
des ro
gauch

L E T T R E L V I.

Le Comte de PERGANNE

à la Comtesse de CLOSMARRE.

VOTRE amitié, votre haine ou votre mépris, Comtesse! non; depuis que votre sexe est le tyran du nôtre, depuis qu'il s'exerce à en varier les supplices, aucune femme n'entendit mieux que vous l'art qu'elles ont si bien perfectionné, l'art de froisser un cœur sensible pour en extraire tout ce qu'il contient. Ces violentes extrémités sont-elles nécessaires à mon égard lorsque je n'ai rien de caché pour vous? Que peut donc contenir de si alarmant cette lettre d'Adélaïde? Un de ses rêves, de ses lubies, quelque spectre évoqué par son frère le poète des tombeaux? ou quelque projet bien gauche, bien bête, bien moral; bien

impossible de son Salny , qu'elle prend ; qu'elle donne d'avance pour une réalité , tant elle est sûre que tout ce qu'il projette s'effectue ?

Comment ne voyez-vous pas que vos frayeurs même font mon plus bel éloge ? Si ceux qui s'opposent à mes succès , se louent de ma docilité , se flattent de me dominer à leur gré , cela prouve que j'ai trouvé le meilleur moyen de leur cacher mes avantages , de déguiser ma marche , de leur dérober mes projets. Songez donc que c'est ma prudence que vantent les cris de joie , les airs de triomphe , la folle présomption de gens à qui je laisse croire qu'ils me mènent tandis que je les déroute , qu'ils m'éclairent tandis que je les aveugle. Quels obstacles n'ai-je pas à surmonter , puisque l'opinion qu'on en conçoit vous fait tant de peur ! Vous voyez du moins que je ne les ai pas exagérés. Ce n'est qu'en paroissant y succomber que je peux les vaincre ; & si , dans leur fastidieuse

correspondance , ces grands opérateurs en morale se félicitent un jour de ce qu'ils appèleront ma conversion, comptez qu'alors ma victoire sera complète.

Malgré le bruit de vos foudres , & sans les braver , je conserve le sang-froid de l'innocence , certain qu'après que vous m'aurez écouté , ce ne sera pas moi que vous frapperez. Il vaudroit beaucoup mieux agir qu'écrire. Votre terreur panique m'oblige à perdre des instans précieux. Si je n'avois mon récit à poursuivre , j'irois mettre en œuvre l'excellente nouvelle du 7 ; mais quoi-que je regrette vivement un si bon moyen perdu , n' imaginez pas que je sois sans ressource. Vous tranquiliser c'est aussi vous servir. Je suis déterminé à ne quitter la plume que lorsque je pourrai vous dire : « lisez ces feuilles avec attention , & vous aurez *tout vu , tout entendu.* » — Votre exprès est arrivé au moment où je finissois la copie du poulet de Caroline.

Après en avoir achevé la lecture , que j'avois , selon toutes les règles , interrompue de quelques extravagances & de gros soupirs ; je me résolus enfin au généreux sacrifice de cette miniature copiée sur celle que je garde. Je la détachai de la montre , & la livrant à Madame Souchaie : — » Allez , lui dis-je , & lui prouvez ma soumission à ses ordres ; elle ignorera ce qu'il m'en coûte. » — Puis entreprenant la commissionnaire , je lui dis que je voyois bien l'extrême confiance qu'on avoit en elle ; j'en conclus que je lui devois aussi la mienne , & lui témoignai que si elle vouloit m'être favorable , elle pouvoit compter sur ma gratitude.

« M. le Comte , dit-elle , s'apercevra aisément que si l'on a de la confiance en moi , on n'a pas du moins suivi mes conseils en me donnant cette commission. J'aurois cru ce portrait trop bien placé pour qu'on dût en avoir la moindre inquiétude. Si vous aviez pû entendre

rôu
pas
no
qu
zèl
Ma
nu
pré
ave
la p
nou
En
bou
«
en
gran
qu'h
que
avan
croir
que
trouv
ler ?
loge

rout ce que j'ai allégué ! je ne me vante pas de zèle ; mais on est juste , on connoît le monde , & l'on sçait les égards qu'on doit à certaines personnes. — Le zèle ne gênera rien à la justice , ma chère Madame Souchaie , & la mienne ne nuira pas à la vôtre. J'ai d'abord été prévenu pour vous. Je parirois que vous avez long-tems vécu chez des gens de la première qualité. Soyons bons amis , nous serons contents tous les deux. » — En proférant ces mots , je lui glissai ma bourse dans la main.

« Ah ! M. le Comte , répondit-elle en serrant la bourse ! vous êtes un si grand Seigneur ! vos dons ne peuvent qu'honorer. Il est fort heureux pour moi que j'aie pris , par raison , votre parti avant de vous parler ; sans cela vous me croiriez intéressée , ce que je suis moins que personne assurément. — Où vous trouverai-je au cas que j'aie à vous parler ? — Sçavez-vous , M. le Comte , où loge un nommé Charles , vicillard aveugle ,

ancien domestique du père de M. d'In-
 nange ? vous y aurez passé vingt fois.
 C'est là où deux chemins se croisent.
 On y rafraîchit les chevaux quand on
 va bourgeoisement comme les gens chez
 qui je suis ; mais vous allez un train ,
 vous autres Seigneurs ! vous ne les ra-
 fraîchissez pas , vous les crevez. — On
 peut s'arrêter , sur-tout lorsqu'on est
 malade. — Eh bien ! c'est une maison à
 deux entrées ; elle en a même une troi-
 sième par le jardin d'une voisine avec
 laquelle je suis très liée. — J'entends. Y
 seriez-vous à l'heure où je passerai pour
 me rendre au château comme à l'ordi-
 naire ? — Oh ! oui , M. le Comte. J'y
 aurai peut-être des nouvelles à vous ap-
 prendre. J'avois ordre de Mademoiselle
 de lui rapporter sa lettre ; mais vous ne
 me la rendriez pas. — Non , pas pour la
 vie. — Je l'avois bien pensé ; mais qu'eût-
 il servi de la contredire ? Elle n'avoit
 déjà que trop de chagrin , & mes sup-
 plices seroient ici parfaitement inutiles.

J'aurois fait tout mon possible. Attendez-vous pourtant à ce qu'on l'exige à la première entrevue. Votre très-humble servante, M. le Comte.»

Seul, je m'exerce à contrefaire l'écriture de Caroline. Quelques essais me réussissent ; je copie sa lettre à s'y tromper au premier coup-d'œil. Je coupe & plie ma copie comme son modèle , j'imité l'adresse , je la ferme avec un pain à cacheter de même grandeur que celui de l'original , je le laisse sécher & l'ouvre ensuite , en déchirant un peu le papier. Je dépose l'écrit de ma Belle dans mes archives , je mets le mien dans mon porte-feuille , & vais dîner chez une veuve de soixante & quinze ans , appétissante amie de M. d'Ormezan le patron des d'Ucé. Toutes ces connoissances m'ont coûté quelques soins à réunir , & vous concevez combien elles m'amusent ; mais qui veut l'effet , veut les moyens. Quelles preuves que ces dîners , dans le système des raisonneurs dont les lettres vous effrayent !

On ne parla que des vertus de l'amî de la veuve. M. Brivoné, qui y étoit invité, prédit que je donneroîs la même opinion de moi à la génération qui se forme ; car, suivant le calcul de ces sociétés, on ne naît qu'à cinquante ans. Le Chanoine qui avoit assez raisonné pour ne pouvoir continuer sans l'aide de trois tasses de café, me dit à part, en les prenant, qu'il ne m'avoit pas oublié au château ; & il éleva un peu la voix au mot *château*.

« Il n'y a point de gloire à acquérir en travaillant pour vous, ajouta-t-il. C'est de tout côté besogne faite. Votre blessure m'y a causé un véritable plaisir. Pardon, j'espère que cela ne fera rien ; mais un malheur est quelquefois utile. *Croyez-vous qu'il y ait du danger*, m'a demandé en tremblant quelqu'un qui, par parenthèse, est venu, en se promenant, me reconduire jusqu'à la porte de la première cour, & qui me laisse d'ordinaire à la porte de la chambre. Je n'ai pas fait semblant de l'observer. On me

parloit de vous ; la grande allée n'eût pas été trop longue si j'avois pû m'en retourner par-là. » — Ces honnêtes *amis de la maison* qui s'employent si volontiers à préparer des mariages , s'exposent souvent & plaisamment à servir à toute autre chose. Je quittai cet aveugle pour aller chez celui du grand chemin.

Ma main fut le prétexte que je donnai à la station que nous y fîmes ; je ne pouvois supporter une course rapide & d'une haleine : j'entrai pour me reposer un instant. Charles a cela de singulier qu'il marche , se promène , monte , descend dans la maison , dans le jardin , tire & mesure le vin , prend , place , offre des chaises & des verres , fait tout chez lui comme s'il voyoit. Il seroit assez piquant d'arranger une intrigue de manière qu'il fût l'involontaire complice de quelque bonne scélératesse adroitement tramée. Ceux qui l'entourent sont très-faciles à écarter & le laissent le plus souvent seul.

Il est proprement meublé ; nous devrions ; vous & moi , lui aller faire une visite ; l'idée est baroque , érotique , délicieuse. Convenez que je suis toujours le même.

Je fis un tour dans son jardin ; ne voyant pas l'ombre de la Souchaie , je rejoignois ma voiture en appelant Germain : — » Germain , dit Charles ! j'ai ici une lettre pour la mère de ce Monsieur. — Pour ma mère , dit Germain à qui d'un signe j'appris ce que ce pouvoit être ! oui , oui ; reprit-il ; elle l'attend depuis bien long-tems. Donnez-la moi , je vous prie. Quel plaisir aura cette bonne femme ! » — Il prit la lettre en remerciant , & quand je fus à la portière : — « comme vous lisez mieux que ma mère morte depuis dix ans , me dit tout bas ce goguenard , tenez , M. le Comte. » — Je monte , nous partons & je lis , en admirant autant l'orthographe & le style de la Dame Souchaie que sa petite ruse dont le succès tenoit à si peu de chose. Il est

un
de
qu
éc
pas
les
jus

A
fon
ven
en c
(*)
lettre
lire,

un génie tutelaire qui favorise ces sortes de négociations.

Je joins ici l'original en n'y ajoutant qu'une apostille , le nom de celle qui écrit & le mien , que vous ne devineriez pas en lisant l'adresse. J'aime l'ordre dans les écritures & sur-tout dans les pièces justificatives.

LETTRE LVII.

La veuve SOUCHAIE
au Comte de PERGANNE. (*)

A Monsieur , Monsieur, Germain , à son passage au Lion Noir , pour faire parvenir à Madame sa mère , s'il lui plaît , en diligence.

Au Lion Noir , en main propre.

(*) On n'a changé que l'orthographe de cette lettre qui , sans cela , auroit été trop difficile à lire.

La chaleur n'étant pas excessive aujourd'hui , tout le monde a dîné dans la grotte en rocaille , & l'on y restera jusqu'à l'heure du thé. Mademoiselle C. a grand mal de tête. Elle s'est couchée sur un canapé après-dîner & m'a donné rendez-vous dans ma chambre , parce que nous pourrons alors parler librement. Les domestiques sont presque tous invités à une lieue d'ici à la nôce d'une orpheline que M. de S. a dotée & qui a épousé ce matin le plus beau garçon du hameau. Nous y serions tous allés danser sans ce mal de tête ; le fin mot est qu'on est triste , rêveuse & qu'on a beaucoup de choses à me dire.

Ma chambre est au bout de l'aîle où est la chapelle , & les jalousies en seront baissées à cause du soleil. On n'a besoin, pour ouvrir les portes , que d'en tourner la poignée. Au bout du corridor on prend la gauche , & la première ensuite c'est la mienne.

La voiture fera sagement de ne pas entrer dans les cours avant qu'on ne l'avertisse.

Il fera essentiel d'annoncer d'abord pourquoi l'on vient, d'une manière qui rassure & qui ne compromette personne, car j'ignorerai qu'on devoit venir. Charles peut remettre ainsi plusieurs lettres pourvu qu'on lui en lise l'adresse qu'on fait comme on veut en se prévenant.

Annette & George sont de la nôce ; je me suis chargée des fonctions d'Annette ; mais on ne s'habillera pas d'aujourd'hui. On n'ira qu'à la grotte , à l'heure du thé.



L E T T R E L V I I I.

Le Comte de PERGANNE

à la Comtesse de C L O S M A R R E.

J'ARRIVE aux portes à quatre heures cinq minutes , & je trouve bien vite la chambre indiquée. Ma voiture avoit suivi le *sage conseil* qu'on lui avoit donné. J'ouvre cette première porte à gauche : — « M. le Comte, s'écrie la Souchaie en montrant autant de joie que de surprise , de cette joie qui semble bannir toute espèce de crainte ! — O ciel, dit Caroline en voulant s'enfuir ! — « Je vous cherche par-tout pour vous rendre votre lettre , lui dis-je de l'air le plus timide qu'il me fut possible. Le devoir que je remplis ici , je m'en acquitterois devant votre famille , si vous ne répu-

gniez pas tant à laisser voir que vous m'avez écrit. »

A ces mots , ma Belle un peu moins alarmée , ne songea plus à s'échapper. Je m'en étois promis cet effet. Mais il fallut rendre la lettre , & vous aurez vu que je m'y attendois aussi. Je tirai de mon porte-feuille la copie que j'y avois mise dans cette louable intention , & je la présentai à Caroline.

« La voici , lui dis-je. Si je l'ai gardée malgré vos instances , ce n'a été que pour que mon sacrifice fût plus volontaire , plus libre , & pour vous convaincre que vous ne risquez rien à vous en remettre à mon propre mouvement , à vous confier à l'amour le plus respectueux. Mais en signalant votre délicatesse , souffrez que l'amant le plus soumis , que l'ami le plus circonspect écoute aussi la sienne ; du moins ne vous donnera-t-elle aucun lieu de gémir de trop de dureté , ni de penser qu'il ne se livre pas entièrement à vous. » — Quoiqu'elle m'écoutât avec une apparente

immobilité, elle n'en étoit pas moins dans l'agitation la plus violente, & si votre sexe pouvoit jamais renoncer à sa vanité, Caroline seroit tombée à mes pieds ; ou plutôt, que la pudeur n'eût pas enchaîné l'amour, & la Belle auroit sauté à mon cou, tant elle étoit enthousiasmée de la générosité de mes procédés & pénétrée de la justice de mes reproches.

« Ce que vous ne voulez pas ne doit pas être, poursuivis-je en toute humilité ; rien de plus sûr ; point de loi plus obligatoire pour moi, plus inviolable dans mes principes. Vous ne voulez pas que je garde cet écrit, je consens à le perdre. Il vous est inutile. Prenons un parti qui vous satisfera en me privant, puisqu'il le faut ; mais sans me laisser l'idée mortifiante d'avoir été forcé de le rendre. Détruisons-le ensemble, déchirez-le vous-même sous mes yeux ; j'aurai obéi, & vous ne me l'aurez pas demandé. »

En suivant vos conseils, je reconnois,

à chaque instant , la supériorité de vos lumières. C'est vous , Comtesse , qui m'avez enseigné par quels degrés insensibles on peut mener à tout une tendresse honnête qui se repaît d'absurdités alambiquées. Ne me plaignez pas le tems qui m'est indispensable pour suivre vos leçons. Avec quel plaisir vous auriez vu la petite d'Inange hésiter , ne sçavoir si elle déchireroit ou me rendroit ma fausse lettre , & enfin ses beaux yeux remplis de larmes me demander pardon de ce que ses mains la mettoient en morceaux ! Elle me sçût un gré infini de ma déférence ; & comme nous étions assurés que personne ne viendrait nous surprendre , la conversation fut à-la-fois tranquile & très-animée.

Caroline me pressa de lui dire par quelle voie j'avois eu le portrait qui l'avoit tant alarmée ; je trouvai bon de me faire peintre , & sa modestie ne l'empêcha pas de conclure de la parfaite ressemblance de cette miniature , que mon amour

surpassoit mon talent, & qu'une image si fidèlement empreinte dans ma mémoire l'étoit pour le moins aussi bien dans mon cœur : nous sommes tout cœur elle & moi.

« Ainsi, dit-elle, après m'avoir abandonné cette peinture, vous pourriez donc en faire autant d'autres que vous voudriez ? — Il m'est impossible de le vouloir, répondis-je affectueusement, depuis que je sçais combien cela vous affligeroit. — Ah, M. le Comte ! que je suis mécontente de moi ! Je crains à présent de n'avoir fait que commettre une impolitesse en croyant écouter mon devoir & l'honnêteté. J'ai grossièrement exigé une chose qui étoit à vous, qui étoit votre ouvrage, une partie d'un bijou qui vous appartient ! Ma conduite n'a pas le sens commun. Quelle étourderie ! quelle indiscretion ! Votre promptitude à céder à ma prière, les dispositions généreuses que vous me prouvez ajoutent aux reproches que je dois me faire. Peut-être... Oh ! sans doute, il m'auroit suffi de vous

recommander de ne pas montrer cette peinture, de ne pas me nommer, de ne pas abuser... & cette prière même, reprit-elle, n'eût-elle point encore renfermé une injustice, une injure ? »

« Vos réflexions la réparent amplement, ma chère Caroline, lui dis-je en appliquant mes lèvres sur sa main. Ce portrait qui ne m'entretenoit que de mon amour, du plus tendre amour, & qui abrégéoit pour moi les heures de l'absence, ne devoit, ne pouvoit être connu que de nous deux. Je n'aurois confié qu'à vous seule qu'il y avoit à ma montre un ressort, & il falloit être prévenu pour le découvrir. Ce portrait vous rappellerait qu'un jour vous avez pû douter de mes sentimens, que vous avez craint de confier à ma prudence le dépôt le plus sacré, le repos & l'honneur de tout ce que je chéris au monde.... L'avez-vous encore ? Ne l'avez-vous pas détruite, cette image qui me consolait quelquefois d'être éloigné de vous ? Voyons, je vous en prie ; effa-

cons-la ensemble comme vous avez déchiré votre lettre ; & qu'il n'existe plus d'objet , quelque cher qu'il me puisse être , qui soit un signe , qui ait été l'occasion même innocente de vos chagrins & de vos doutes. »

Pendant que je parlois , elle ouvroit un *souvenir* dans lequel elle avoit renfermé ce portrait. Le cercle qui fixoit le cristal fut aisément forcé , & bientôt la couleur disparut de dessus l'ivoire. J'avois crainit qu'à l'aide de certaine comparaison , l'on ne soupçonnât d'où me venoit ce visage , malgré tout l'art du copiste à en changer la coëffure & l'habillement d'après mes indications. Cette opération me rassura ; je n'eus plus qu'à éluder les embarras que pouvoit me causer mon titre honoraire de peintre.

En m'aidant des doigts de ma main blessée que ses ligamens laissoient libres , j'ajustai le cristal & son cercle dans la place qu'ils avoient occupée au dos de ma montre sous le bel œil , & je sou-

pirai en disant : — « Il ne me reste que le plaisir de vous avoir complu en me privant de ce qui faisoit mes délices lorsque je n'étois pas auprès de vous. Après ce qui m'arrive , je fais le serment le plus solennel de ne jamais manier le pinceau. Le portrait que j'ai perdu , & que je n'aurai plus en pouvant me le donner moi-même , ne devoit entre mes mains vous causer aucun ombrage. »

« Je ne suis ni injuste , ni absurde , ni méchante , me dit Caroline qui s'appêrçut que les larmes me gagnoient ; mais.... Ah , Monsieur le Comte ! quels seroient vos torts , & quel seroit mon malheur si vous n'étiez pas ce que je vous crois ! — Votre malheur ! pour ne pas consommer le mien , ô chère Caroline ! ô la bien-aimée & l'épouse de mon cœur ! Assurez-moi de toute votre confiance. Vous sçavez , vous voyez combien je la mérite & qu'elle importe à ma vie. Je cesserois plutôt de vous aimer que je

ne cesserai de souhaiter & de justifier
votre estime. »

Au milieu de ces beaux transports ,
j'avois passé mon bras droit autour de sa
taille de nymphe que ne déguisoient plus
les contours factices & peu flexibles d'un
corset. Tout-à-coup elle voit que nous
sommes seuls , que la Dame Souchaie a
disparu. Un nuage offusque ses yeux , ses
jambes chancelent , ses bras se roidissent ,
sa tête se détourne , ses regards m'évitent.
Je la soutiens , je l'aide à parvenir à une
chaise longue ; la parole expire sur ses
lèvres violettes agitées de petites convul-
sions ; sa respiration devient plus haute ,
plus pressée ; & tandis que je m'occupois
de la faire asseoir , ses mains se joignoient ,
se tordoient l'une dans l'autre , & je sen-
rois qu'à son poids elle ajoutoit tous les
efforts dont elle étoit capable pour tomber
à genoux.

La Souchaie rentre précipitamment &
plutôt entendue que vue elle nous annonce
que

que quelqu'un vient d'aborder mon cocher, qu'il est indispensable que je m'achemine vers la grotte. Une seconde frayeur rend à Caroline des facultés qu'une première frayeur lui avoit ôtées; elle pousse un cri, se lève & s'enfuit en fermant la porte.

Je descends, & le long d'épaisses charmillles je parviens au labyrinthe dont les détours me conduisent enfin à l'allée qui mène à la grotte, où la surprise que je causai m'apprit que ma voiture n'avoit pas décelé mon arrivée clandestine. Ce ne fut que par une précaution superflue qu'après les saluts, je dis que je m'étois égaré avant de rencontrer le bout de l'allée, & que je m'étois amusé à voir la faïfanderie.

Ma main devint le sujet de la conversation. Adélaïde observa que j'avois le teint extrêmement animé & le regard ardent. J'allois noyer ce propos dans de la limonade qu'on me présentait, lorsque Bellefont m'offrit poliment d'enlever un

peu de poudre qui étoit sur ma manche.

« Ce fera , dis-je , la boucle de Germain que j'aurai dépoudrée en m'appuyant sur son épaule pour descendre de la voiture. Madame la Présidente observoit hier que les manchots ne sont pas dangereux , je prouve aujourd'hui qu'ils ne sont pas fort lestes. »

« Ma fille n'a-t-elle pas eu hier au soir , me dit Madame d'Inange , la maladresse de briser une de vos montres ? Ces enfans ont la manie de toucher tout. — Non , Madame , la montre n'a point été endommagée dans sa chute ; & la singularité de ce bijou de fantaisie motivoit assez l'envie de le regarder. — J'étois fort éloignée de là commode & n'ai pû juger de ce qui s'y faisoit. Pourquoi Caroline a-t-elle ouvert cette montre , & qu'avoit-elle à y voir ? »

« Je vais , Madame , vous expliquer cette énigme , vous détailler cette grande aventure , quoiqu'elle ne fasse pas mon éloge , dis-je en riant & en tirant ma

montre. J'avois pris la liberté d'attraper Mademoiselle d'Inange & , si je ne me trompe , cela l'aura piquée. J'en suis fâché ; si je l'avois prévu , je ne me ferois pas permis une innocente plaisanterie. Je lui avois dit qu'il y avoit là un ressort caché , & que sous cet œil étoit le portrait de la seule personne que j'eusse aimée de ma vie. Une curiosité naturelle aux Dames lui a fait pousser le bouton. (& je le pouffois en même tems) ; vous voyez , continuai-je en montrant le cristal sur un beau fond de ruban bleu moiré , que l'espièglerie n'étoit pas impardonnable. — Elle pouvoit être plus piquante , me dit Adélaïde en cherchant les yeux de M. de Salny qui paroît avoir l'habitude de regarder fort attentivement l'ongle de son pouce lorsque la conversation n'a pas l'honneur de lui plaire.

Tandis que ces Dames , Bellefont & moi nous faisons de l'esprit sur ma montre qu'on examinoit , Caroline entra dans la grotte , & elle commençoit à

m'adresser d'inutiles excuses au sujet du plus charmant négligé , quand mille nouvelles peurs la reprirent à cet aspect inattendu. — « Vous ne sçaviez donc pas , lui dit Bellefont , que les houris de M. le Comte étoient d'un bleu céleste ? » — Je la saluai respectueusement & lui assurai qu'elle se passoit très-bien de parure ; & après avoir rémoigné beaucoup d'affliction du mal de tête *à tomber* qu'elle me dit avoir , je l'instruisis de ce dont il s'agissoit à son arrivée. Le don suprême des femmes , celui qu'elles ont presque en naissant , la tira à moitié du plus cruel embarras , & l'officieux mal de tête couvrit le reste.

Je la suppliai de me pardonner mon impolitesse de la veille , en termes qui achevèrent de la mettre au fait. Elle avoua , non sans rougir , qu'elle avoit été fâchée ; c'étoit probablement pour que je fisse ma paix , qui fut scellée , de l'aveu de la mère , par un très-révèrentieux & très-chaste baiser sur la main

de l'ingénue friponne à qui certain air
de clémence sied à ravir. Pour le coup
M. de Salny cessa un instant de regarder
son ongle. On alla pêcher, mais en eau
claire; ce n'étoit pas mon compte. Tous
les hameçons furent heureux, excepté le
mien. En revenant, je proposai un tour
de labyrinthe, & il ne dépendit pas de
moi que je n'y prisse ma revanche. Mon
prétexte fut de voir si je m'y égarerois;

Et Phèdre au labyrinthe avec moi descendue
S'y seroit avec moi retrouvée ou perdue,

si nous avions été plus libres.

Madame d'Inange déteste le sable;
n'est pas marcheuse, & la Souchaie vint
lui parler d'affaires pressantes. Bellefont
avoit des ordres à donner pour la chasse
du lendemain, chasse qui devoit con-
duire, comme par hazard, notre Amé-
ricain au petit jour chez une vieille Baucis
mère de quatorze enfans; quelques mots
échappés m'avoient révélé cette bonne-

fortune. Le frère & la sœur étoient entourés de valets criards revenus à-peu-près gris de la noce de l'orpheline. Le Quaker, Adélaïde, Caroline, les enfans & moi nous eûmes ainsi nos coudées franches, le gouverneur & la gouvernante tenant alors compagnie au peintre.

Les enfans ne sçavent que sauter & courir. Les deux augustes foupirans ne connoissent que le pas grave. Dans ces allées courtes tortueuses, nous n'avions, ma Belle & moi, qu'à ne marcher ni trop vite, ni trop lentement pour être aussi seuls que dans un bois. Ce fut alors que je vis combien les fausses alarmes dissipées augmentent la sécurité, & combien la vraie innocence est facilement dupée. Caroline voulut sçavoir plus en détail l'occasion de ma blessure; je lui rappelai que ses épingles me l'avoient faite lorsque je l'avois empêchée de tomber dans le fossé: l'état où la mit cette réponse ne peut se décrire.

« Que ne vous dois-je pas! Et vous avez tant souffert! j'ignorois que j'en

étois la cause. Ah! j'aurois souffert plus que vous : je le pressentois ; je n'osois vous interroger. Mon cœur me le disoit. Je n'ai pas fermé l'œil depuis. » — Je saisis & ferrai tendrement sa main avec ma main enveloppée. — « O ciel ! vous vous faites mal. Prenez garde. N'ai-je pas assez de peine ? — Non , non , ma bonne amie ; non , bel ange ; cela me guérira. Que la vôtre y réponde , & je serai plutôt guéri. » — Ses doigts timides pressèrent mollement les miens, je sentis son cœur palpiter quand dans ce mouvement son sein s'approcha de mon bras , & je lus dans ses yeux cette première ivresse dont une passion inconnue endort la pudeur abusée qui la prend encore pour une vertu.

Vous l'avouerez-je , illustre Cousine ? j'eus un moment de remords , de pitié , de honte ; mais l'éclair naît & disparoît avec moins de rapidité. Je ne démentis point vos leçons , & j'allois y faire tout l'honneur possible en pareilles circonstan-

ces , quand je découvris au même instant un banc de gazon dans une niche , les enfans qui venoient à nous en se poursuivant l'un l'autre , & deux amours raisonnables avec lesquels il nous fallut rentrer de bonne grâce au château , où quelques dissertations hâtèrent mes adieux pour cette séance.

Si je suis retenu par des liens tissés de fleurs , ce ne sont pas toujours des roses ; & il entre aussi du cypres dans mes guirlandes. Je vous entretiendrois ici de l'engagement que je formai avant de partir ; je vous peindrois des funérailles , de l'ennui , des jeux d'enfans ; tout cela remplit , il est vrai , la journée du lendemain ; mais elle fut terminée par le premier baiser donné. Je n'en puis plus d'écrire , & ce que j'omets ne sauroit fournir matière au moindre reproche. Votre commissionnaire partiroit trop tard , il vous feroit veiller fort mal-à-propos si je circonstanciois tout en une fois. On m'assure même qu'il s'impatiente.

Sur ma parole , calmez - vous. Envoyez-
moi tout. Rétablissez vous , voyons nous ;
ne me grondez plus. Bonne nuit.

L E T T R E L I X.

Mademoiselle A D É L A Ï D E

à M. de la VAUDIÈRE.

JE n'y tiens pas , mon cher Oncle ; il
faut que je le raconte à quelqu'un , que
je m'en glorifie ; il faut que je l'écrive
puisque je n'ai personne à qui le dire.
Cette lettre sera pour vous seul. Quel
jour que celui d'hier pour Adélaïde !
Mais me laissera-t-on le tems de vous
exposer tout comme je voudrois ? Ah !
si l'on soupçonnoit que j'écris , on vien-
droit bien vîte me recommander le se-
cret. Est-ce donc un plaisir blâmable que
celui de divulguer ce qu'il est si beau
de faire sans se montrer ! Je me dépêche

de commencer. J'ai tant de nouvelles à vous apprendre, & mes sentimens aussi seront d'intéressantes nouvelles pour vous.

Nous allâmes Dimanche entendre la messe dans ce village où vous nous régâlâtes de fraises & de crème huit jours après notre arrivée. Je n'irai pas demander en bas comment se nomme ce village, on le rediroit, & M. de Salny devineroit que je veux vous entretenir de lui, ce qui le fâcherait. Nous descendîmes à la porte du presbytère; le curé vint au-devant de nous avec une joie, une cordialité qu'on ne rémoigne pas d'ordinaire à des gens qu'on ne voit que fort rarement. M. de Salny donna la main à ma sœur & Bellefont me donna la sienne. Après avoir passé là environ une demi-heure à parler à ce bon pasteur, nous nous rendons à l'église en nous promenant sous cette allée de noyers qui mène au cimetière.

Pendant ce tems tout le village avoit

été informé de notre arrivée. Nous trouvâmes en sortant une double haie d'hommes, de femmes & d'enfans qui nous regardoient & nous saluoient d'un air que je ne pus m'empêcher de faire remarquer à ma sœur. Je crus lire sur toutes ces physionomies une sorte de bonheur qu'on brûloit de nous montrer, mais que, par quelque considération particulière, on ne vouloit pas trop expliquer.

Une jeune paysanne & son promis s'avancèrent & nous présentèrent des fleurs à Madame d'Inange, à moi, à Caroline, & ensuite à M. de Salny & à Bellefont; j'observai qu'ils baïssoient les yeux avec un plus profond respect en offrant leur bouquet à M. de Salny, & que le sien étoit plus beau que les nôtres. Je suis sûre, mon cher Oncle, que si vous aviez été à mon côté, vous m'auriez vue en rougir de plaisir.

Etant entrés dans l'église, nous y prîmes nos places. Tous les yeux étoient

fixés sur nous , & exprimoient un attendrissement qu'on cherchoit à cacher. Vous sçavez à qui je ne manquai pas de l'attribuer aussi-tôt. Ah ! que je suis aise de n'avoir eu qu'une seule idée à cet égard ! Ce qui a suivi me l'a confirmée même au-delà de mon attente. Il faut donc que je m'attende à tout pour n'être plus injuste.

Dans la douce émotion que j'éprouvois , il me paroissoit bien que rien n'étoit comme toujours ; cependant beaucoup de particularités m'échappoient , tant j'étois frappée de l'effet général. La messe interrompit mes réflexions sur la foule qui nous environnoit ; &... vous êtes mon second père , j'aime à vous dire tout , ne m'accusez pas de superstition , car vous m'affligeriez : ce que je vais ajouter en feroit-il moins réel parce que je ne puis l'exprimer comme je le sens ? Je fus pénétrée de joie en pensant que la Divinité me voyoit auprès du meilleur des hommes ; & ce fut avec plus de ferveur ,

plus de confiance que jamais , que je priai avec lui. O mon Oncle ! vous connoissez l'âme de M. de Salny ; mais vous ne l'avez pas vu prier entouré de bonnes-gens qui le bénissent.

Le prône fut simple , à la portée de l'auditoire ; mais plein d'onction & propre à rendre sensibles à des payfans les grandes vues de la Providence. A la fin du prône , le curé avertit ses paroissiens que le mardi suivant , qui seroit un jour de fête , on célébreroit une grand'messe pour le repos de la famille Benoît , & qu'après cette messe annoncée on poseroit la pierre de leur tombeau. Le murmure d'approbation qui se répandit alors dans l'église est aussi indéfinissable que le faifissement délicieux qu'il me causa.

Quand nous sortîmes , même satisfaction à nous voir , même empressement à contempler M. de Salny. Les vieillards le montroient à leurs fils ; les mères faisoient signe à leurs filles de le saluer ; on élevoit les petits enfans au-dessus des

épaules des personnes faites pour qu'ils pussent aussi le voir & s'en souvenir. Oh ! comme je me promettois de revenir souvent dans ce village ! Ce vœu étoit une espèce d'injustice que je faisois à votre digne ami. Vous allez bientôt en juger.

Au milieu de cette acclamation tacite ; je me rappelai une pauvre femme qui vous avoit demandé la charité pour elle , pour son mari paralytique & sept enfans en bas âge , & je priai ceux qui m'entouroient de m'en donner des nouvelles. Aussi-tôt mille cris confus & joyeux se font entendre , chacun paroît se féliciter de ma demande , & y voir une permission de parler de ce qu'on étoit fâché de taire.

La foule s'entr'ouvre & l'on conduit devant nous cette femme à qui un excès d'attendrissement ôte l'usage de ses forces & de la parole. — « Grâces à Dieu ; me dit-elle , après s'être un peu remise , personne ne mendie plus dans ce village.

Nos malades sont soignés ; nos enfans sont nourris , vêtus & instruits. Le ciel payera pour nous. » — En proférant ces mots elle n'ose lever ses yeux sur M. de Salny. Tout cela s'entend de reste ; mon bonheur seul ne se conçoit pas.

Nos voitures nous attendoient au presbytère ; nous y revînmes pour prendre congé du curé qui , dès qu'il fut sorti de la sacristie , accourut nous inviter à la cérémonie du sur-lendemain. Nous promîmes , ma sœur & moi , de nous y rendre ; elle jugea qu'il étoit bon que ses enfans y assistassent. J'y serois venue à pied , quelque tems qu'il eût fait si j'avois dû être seule. Nous nous en retournâmes au château , où nous devions avoir assemblée après dîner. J'omets ici beaucoup de détails inutiles.

De ce jour , de tout le suivant , j'eus beau ramener la conversation sur les changemens opérés dans ce village ; je ne tirai de M. de Salny aucun de ces aveux qui auroient échappés à l'homme

le plus modeste. C'est qu'il n'a pas même la vanité d'être modeste. Seulement, à propos du tombeau des Benoît, il me dit : — « faites en sorte que M. le Comte de Perganne y vienne avec vous, & ayez l'air, je vous en prie, de m'y entraîner pour faire nombre. »

Je lui témoignai ma surprise de ce qu'il ne s'ouvroit pas à ceux qu'il honoroit de son amitié. — « Je sens vivement, me dit-il, ce que ce reproche a d'obligeant ; mais patientez un peu, donnez-moi cette marque de confiance. Une feinte innocente peut être utile, & alors je ne crois pas qu'on doive s'en accuser ; il vaut encore mieux n'avoir aucun besoin de feindre. Ce que vous ne sçavez pas, vous le cacherez sans finesse, sans ruse ; vous le tairez sans dissimulation à celui qui voudra le pénétrer. Lorsqu'il est nécessaire de paroître ne rien sçavoir ; l'ignorance effective est plus sincère & plus commode. » — Vous présumez bien que je n'interrogeai plus.

Bellefont , qui s'étoit détaché un instant de nous dans le village , avoit appris l'histoire de la malheureuse famille Benoît ; & il n'a pas eu de repos qu'il n'eût composé un poëme sur cette catastrophe que je vous raconterai d'après son récit en vous décrivant la cérémonie du tombeau qui en a été la suite. Permettez-moi de placer ce que je sçais à l'époque où j'ai tout sçu , afin que , s'il est possible , vous en soyez affecté de la même manière que moi. Mon frère ne me parloit d'abord de cet évènement que comme d'un excellent sujet de poëme ; M. de Salny ne me faisoit pas de confidence ; ma sœur & moi , abandonnées à nos conjectures , nous ne faisions que quelques parties isolées ; mais nous n'en supposions pas moins entre les faits du village & ce qui se passoit au château , des relations dont nous ne pouvions nous former que des idées confuses.

Dans l'assemblée , on babilla de mille riens ; & pas un mot de notre affaire. Le

Comte de Perganne y vint ; & notez qu'on ne lui avoit fait dire qu'il y auroit cercle qu'à la prière de M. de Salny. Cet homme unique a le don singulier de diriger tout aux meilleures fins sans se produire , de tout examiner sans paroître y regarder exprès. Il pèse tout & ne renverse ni ne déplace rien ; il vous conduit en vous laissant aller. Son silence & son inaction extérieure voilent un système soutenu de bienfaisance envers ceux qui l'approchent , un travail assidu pour écarter ce qui leur nuirait & pour réunir , comme sans dessein formé , ce qui peut leur être utile. Mon cher Oncle , n'est-ce pas ainsi que Dieu fait le bien ? Et votre nièce sera l'épouse de ce digne homme ! « Ma sœur , me disoit hier Bellefont , quand je suis content d'une de mes actions , si j'en médite les causes , je trouve toujours que c'est M. de Salny qui m'a mis imperceptiblement dans la nécessité de la faire. »

Le peu de mots que M. de Salny se

perm
je le
pour
cessiv
intell
quel
j'ai l
press
de m
M
main
Caro
mêm
coïns
volon
comp
prête
au be
nouve
convi
dent
enfant
tation
M. d

permet qui eussent trait à nos soupçons ; je les dus à sa tendresse : elle l'emporta pour cet instant sur sa délicatesse excessive. Mais afin de vous les rendre intelligibles , il faut que je vous raconte quelques faits préalables. Je vois que j'ai le tems de vous écrire sans me trop presser ; on ne se fera pas encore apperçu de mon absence.

M. de Perganne ayant été blessé à la main , se plaignoit de douleurs aiguës ; Caroline n'étoit plus ni à nous ni à elle-même. Il la poursuivoit dans tous les coins du salon ; elle l'y rencontroit si volontiers ! Inquiète des suites de cette compassion , j'appelai le Comte sous le prétexte de mon jeu ; il nous échappa au bout de deux minutes pour aller de nouveau chuchoter avec ma nièce. Je conviens qu'il seroit également imprudent de donner certains avis à cette enfant , ou de faire quelques représentations à ce jeune seigneur. C'est aussi M. de Salny qui nous en a démontré

les dangers quoiqu'il n'ait jamais été question entre nous ni du Comte, ni de Caroline. J'étois dans un tourment que je lui aurois vainement déguisé; il s'approcha de moi, & me dit à l'oreille: « quand on ne sçait pas bien où l'on doit mettre le pied, il n'est pas bon de marcher vite; attendons à mardi. »

Maintenant avant de vous dévoiler le sens profond de ces derniers mots, j'ai à franchir l'intervalle du dimanche soir au mardi matin. Tout se tient. M. de Perganne revint le lundi; car il donne assez lestement aux politesses le poids des invitations.

Au moment où il nous quittoit, je commandai que notre voiture fût attelée le lendemain à neuf heures; il voulut sçavoir où nous allions, je fis la discrète, ma sœur le lui dit franchement. Je soutins qu'une partie de ce genre étoit si peu dans le caractère de M. le Comte, qu'on auroit mieux fait de n'en parler qu'en famille. Pour vous, Monsieur, dis-je à

M. d
ne n
gann
goût
ment
tout
plus
mora
suppl
dès
Salny
du m
ces
voulu
O
chass
le C
réuni
En a
avec
dix
notre
leur
fem

M. de Salny, nous osons espérer que vous ne nous abandonnerez pas. M. de Perganne se piqua d'être en tout du même goût que les Dames, d'aimer passionnément les cérémonies ; & il nous débita tout ce qu'on peut avoir jamais pensé de plus solide & de plus énergique sur la moralité des tombeaux. Il finit par nous supplier de l'admettre de la partie, & dès qu'il y fut admis, il conjura M. de Salny d'abréger pour cette fois sa course du matin pour être des nôtres. Toutes ces choses s'arrangèrent comme il le voulut.

On soupe, il part, on se couche ; nos chasseurs reviennent de bonne heure ; le Comte est ponctuel, la compagnie se réunit, & nous arrivons au presbytère. En attendant la messe, je m'entretins avec les curés du voisinage, de plus de dix lieues à la ronde, qui avoient, à notre insçu, été invités comme nous. Je leur répétai le propos de ma pauvre femme ; — « il en est de même chez

nous , s'écrièrent-ils tous à-la-fois. » —
Ils m'en auroient dit davantage , mais
un autre objet attira notre attention.

M. de Salny , M. de Perganne & ma
sœur parloient entre eux de l'influence
nécessaire qu'a sur toute la vie d'un homme
qui n'est pas entièrement corrompu , telle
de ses actions , ou tel de ses sentimens
honnêtes dont beaucoup de gens ont été
les témoins. Quel trait de lumière pour
moi que cette conversation ! & elle sem-
bloit avoir été amenée par le cours na-
turel des idées ; le Comte lui-même
s'applaudissoit d'y voir accueillir ce ré-
sultat d'une de ses propres réflexions !

Nous nous rendons à l'église plus
honorés , plus chéris que jamais. La messe
étant finie.... Oh ! pour le coup , il fau-
droit une autre plume que la mienne.
Non , je ne sçaurois vous peindre l'effet
imprévu de cette cérémonie si simple ,
si humaine , si sublime. Songez , mon
Oncle , que j'aurois à vous rendre en
même tems d'innombrables sensations

diffé-
cœur
vous

Pou
que j
l'on m
posé e
plaire
heur d
& ve
ayeul.
impre
ces m
est gra
secret
racle a
moi ;
me ca
but qu
tout m
trois-j
étoit p
l'innoc
vices &

différentes. Ah ! c'est le fond de mon cœur que je voudrois sur-tout pouvoir vous montrer.

Pourquoi s'obstine-t-on à me taire ce que je sçais presque aussi bien que si l'on m'avoit tout confié ? Le curé a exposé en peu de mots les mœurs exemplaires de la famille Benoît , & le malheur qui a mis au tombeau la sensible & vertueuse Cécile , son père & son ayeul. Ce tableau a fait la plus forte impression ; & sur la terre qui couvre ces morts on a élevé un monument où est gravée leur épitaphe commune. Le secret n'est point dans le touchant spectacle auquel mille âmes ont assisté comme moi ; c'est le mobile de tout cela qu'on me cache & que tout m'annonce ; c'est le but qu'on veut dérober au public & que tout m'indique. Comment ne reconnoîtrai-je pas le sage qui mettroit , s'il lui étoit possible , la nature entière entre l'innocence & la séduction , entre les vices & leur victime ?

Eh bien ! dans cet enthousiasme général , M. de Salny observoit tranquillement le Comte & Caroline qui ne s'en doutoient ni l'un ni l'autre. Je ne le perdis pas de vue , pas même le tems d'un clignement. Mes larmes me le cachèrent lorsque je vis qu'il étoit content : il ne l'est que de la vertu & du bonheur d'autrui.

Je vais à présent vous ébaucher l'histoire de Cécile & vous transcrire cette épitaphe.... On vient. C'est M. de Salny. Fermons vite une lettre que je n'aurois pas le courage de lui laisser lire : il me prieroit si amicalement de ne point la faire partir ! Vous aurez du moins ceci. Pour le reste , oh ! que vous seriez bon , mon cher Oncle , si vous veniez vous en instruire vous-même ! Agréez mon rendre respect.

APOSTILLE de la Comtesse de
CLOSMARRE.

Il me faut une explication de ce bavardage ;

dage
Je va

Le

à l

E s

tient

remet

que je

Sont-c

donné

J'ai

nuit ,

comm

apostil

million

pas , &

possible

dage s

II

*dage ; qu'elle soit aussi claire que le jour.
Je vous donne jusqu'à demain.*

LETTRE LX.

Le Comte de P E R G A N N E

à la Comtesse de C L O S M A R R E.

Est-ce un guet-à-pens ? Quoi ! dès qu'il tient mon paquet , votre exprès m'en remet un autre ; cette lettre d'Adélaïde que je croyois encore dans vos mains ! Sont-ce là les ordres que vous lui aviez donnés ?

J'ai recueilli mes esprits pendant la nuit , & en me levant j'entreprends le commentaire qu'exige votre impérieuse apostille. Rappelez-vous qu'il est des millions d'absurdités qu'on n'explique pas , & contentez-vous de ce qui est possible. Vous allez voir tout cet échaffaudage s'écrouler ; ce colosse imposant va

III. Part.

G

être réduit aux proportions d'un pantin dont nous tirerons les fils à notre gré. J'entre en matière en récapitulant les faits principaux.

Adélaïde qui croit qu'on n'est pas invité lorsque ce n'est pas elle qui invite, & dont les politesses sont assez lourdes pour qu'elle pût ne pas me chicaner sur leur *poids* ; la très-politique Adélaïde ordonna le lundi soir que la calèche de ces Dames fût attelée le lendemain à neuf heures ; & elle pria instamment son frère & M. de Salny d'être de retour de leur chasse avant cette heure-là. Je demandai où l'on se proposoit d'aller ; vous y auriez été prise , ma chère Comtesse. C'étoit un pompeux service de village pour trois inséparables qui s'étoient donné le mot de mourir ensemble.

Caroline devant en être , je fis tout pour qu'on me mît sur la liste. Le Salny accepta , il aime les enterremens & les mariages à la folie ; il officieroit pontificalement , il iroit même jusqu'à faire le

mort
plus
bêtise
c'est d
la mè
dûmes
cain &
que j'a
partie d
Messie
Nous f
je me
de ces m
que les
squelerr
festin.
leurs ch
surpren
je vous
Le le
en noir
des pleu
route ,
rouge q

mort s'il pouvoit espérer d'en paroître plus moral. Falloit-il que je criasse à la bêtise ? Je hurle avec les loups , & alors c'est de mon mieux que je hurle. Enfin , la mère , la tante , la nièce & moi , nous dûmes remplir la calèche , & l'Américain & le frère mon cabriolet. D'après ce que j'avois entendu de l'épisode de leur partie de chasse , vous conviendrez que ces Messieurs voltigent de plaisirs en plaisirs. Nous fîmes un souper de patriarches , & je me retirai en réfléchissant , à propos de ces morts , à ce que j'ai lû quelque part , que les anciens faisoient apporter un squelette au moment le plus gai d'un festin. Hâtons nous de jouir , disoient leurs chansons ; la mort jalouse va nous surprendre. Tel fut le fond de mes idées : je vous rends compte de tout.

Le lendemain la société devant être en noir , j'arrivai en grand deuil , avec des pleureuses , mais enveloppé , pour la route , de ce vaste manteau de camelot rouge qui a si bien figuré dans la plai-

sante aventure des deux jaloux mis d'accord par un inconnu. Quand je l'eus quitté , l'on auroit dit que mon père avoit eu pitié de mes créanciers. Caroline n'eut pas besoin de parler pour me faire entendre que le noir m'alloit à ravir , & je ne perdois rien auprès d'elle à avoir l'air d'être déjà Duc.

Nous partîmes ; vous me dispenserez de copier l'Office des Morts , & de répéter l'éloge funèbre de personnages qu'une pierre taillée par le maçon du lieu doit immortaliser dans un village qu'on ne voit sur aucune carte , tant il est considérable ; vous jugez combien ce qui s'y passe doit être intéressant pour l'univers. Voici le fait tout nud ; il se rappetisse singulièrement lorsqu'on ne le voit plus au travers des préventions extravagantes dont j'ai l'art de tirer le meilleur parti que me permettent les circonstances.

Que ne découvre pas M. de Salny en rodant de village en village ! Il a rencon-

tré
vu
nou
dû
n'en
les
un l
de D
inval
fille
mes
mée
ges ne
qui ét
cela e
pourq
mécha
ressen
Un
d'un m
le Cor
système
élevé d
Moines

tré dans celui-ci un vieillard qu'il aura vu jadis en Amérique ou aux Indes ; que nous importe ! Leur reconnoissance aura dû faire un beau coup de théâtre ; je n'en ai pas été témoin. On n'a pas toutes les sortes de bonheur à la fois. C'étoit un homme à-peu-près de l'importance de Dubois à la grange brûlée. Son fils , invalide criblé de blessures , avoit une fille unique. Il y a eu mortalité de femmes dans cette maison. Cette fille nommée *Cécile* , étoit charmante ; ses ouvrages nourrissoient le père & le grand père , qui étoient , sans doute , au régime. Tout cela est excessivement respectable. Aussi pourquoi êtes-vous si curieuse ? Mais le méchant Amour ne respecte rien ; il vous ressemble.

Un jeune-homme de belle espérance , d'un mérite précoce , un de mes parens , le Comte de N*** , par une suite du système des éducations publiques , étoit élevé dans je ne sçais quelle pension de Moines à quelques lieues de-là ; & pour

en faire un homme du monde, on l'y obligeoit à se coëffer, à s'habiller en artisan, en maquignon, en palfrenier. Cheveux courts & plats, sans poudre, veste de toile, frac de bure, bas de fil ou de laine, & mauvais cordons à de gros souliers attestoient les idées saines de ses maîtres sur le physique & le moral d'un petit-fils de Maréchal de France. Ils n'auroient pas mieux formé l'héritier présomptif d'un maréchal-ferrant. Leur élève a fait tout ce qu'il a pû de cet élégant costume; vouloit-on qu'il donnât ainsi dans l'œil de quelque Dame de château?

Tous les dimanches & fêtes, il alloit au village où vivoit Cécile, & il s'y donnoit pour un ouvrier, pour un tisserand qui n'étoit pas libre d'y venir les jours de travail. Il se lia bientôt à cette famille qui ne tenoit pas du tout à l'étriquette, quoique le grand-père eût été l'ami de M. Salny aux antipodes, & que le père eût été un héros à cinq sols par jour.

Not
l'un
la fi
faire
L
méri
la f
drôl
Com
le p
Céci
pare
U
tout
de S
une
cette
On f
j'ai
d'app
été,
lapid
Pouv
j'avo

Notre joli tisserand parloit de voyages à l'un, de batailles à l'autre, & d'amour à la fille qui en a trop pris & n'a sçu qu'en faire : on est si gauche au village !

Le père & l'ayeul ont voulu avoir un métier battant chez eux. L'honneur & la faim les rendoient intraitables. Le drôle à la navette est disparu, & M. le Comte est parti pour Paris où il a fait le plus brillant mariage. Tout se sçait. Cécile est morte de désespoir, & ses parens de rage ou faute de pain.

Un anonyme que chacun vous nomme tout bas & qu'on montre au doigt, M. de Salny a généreusement fait mettre une pierre sur leur tombeau, & c'étoit cette pierre qu'il falloit aller voir poser. On se récrie sur la gravité avec laquelle j'ai contemplé ce qu'on a la puerilité d'appeler ce spectacle ; si vous y aviez été, vous y auriez pleuré de peur d'être lapidée par une foule de tristes badauds. Pouvois-je bâiller plus décemment ? Si j'avois plaisanté, ne me ferois-je pas

brouillé avec Caroline & sa dramatique
séquelle ? Eh ! raisonnez du moins avant
de vous fâcher.

Peut-être imagineriez-vous que le *grand
effet* a été produit par l'Épithaphe. Les
sçavans du château , les amateurs du vil-
lage , une demi-douzaine de curés qui
avoient bien déjeûné , le magister & le
marguillier , que je divise quoiqu'ils ne
soient qu'un , pour prouver d'autant mieux
ma bonne-foi dans le compte des suffra-
ges , tous l'ont trouvée sublime , quoi-
qu'elle ne soit pas du plus pur style lapi-
daire. La voici exactement figurée :

Ci Gissent

La vertueuse Cécile

Son Père & son Ayeul.

Un Suborneur

Les assassina tous les trois.

Si on le flatte ailleurs ,

Ici on lui rend justice.

Parents ,

Racontez à vos enfans

Le malheur

de

La vertueuse Cécile.



Je d
vou
Dire
tête
en v
que
m'ain
laïde
coule
Au
Chan
voir
ma p
main
du m
coche
Carol
pour
Je ci
l'Abb
Paris
Néron
trait
sabots

Je dis, je fis, j'admirai tout ce qu'on voulut. Le Salny en fut ravi en extase. Direz-vous que c'est moi qui perds la tête ? Je me consolai de tant de gêne en voyant que Caroline cherchoit jusque dans les tombeaux des raisons de m'aimer davantage. Passons à ce qu'Adélaïde ne raconte pas à son Oncle ; les couleurs seront moins rembrunies.

Au retour, nous nous chargeâmes du Chanoine Brivonne qui étoit aussi venu voir cette scène de fossoyeurs. Je cédaï ma place à l'Abbé, & demandant à Germain le manteau rouge & mon chapeau du matin, je m'installai sur le siège du cocher. Madame d'Inange me crut fou, Caroline fut effrayée, Adélaïde trembla pour ma dignité, peut-être pour la sienne. Je citai des exemples, de beaux noms ; l'Abbé rapporta ce qu'il avoit oui dire de Paris, & ce qu'il avoit lû de l'Empereur Néron, & la calèche disparut comme un trait aux yeux de mes admirateurs en sabots.

J'eus vingt fois la fantaisie de verser un peu la compagnie, en choisissant un local à ne pas se fracasser ; dans la boue, dans le sable ou sur l'herbe ; mais qu'aurois-je gagné à cette gentillesse ? S'il eût fait nuit, si nous étions tombé pêle & mêle, passe encore. Je vous dis tout ; même mes idées les moins heureuses.

Vous devinez que je n'avois plus d'écharpe ; il faut bien guérir un jour, & l'on n'a pas trop de ses deux bras avec une beauté peureuse. Cependant il m'auroit presque autant valu être encore manchot. Madame d'Inange & l'observateur, le scrutateur Salny ne me quittèrent pas d'une seconde au château. Qu'eût-ce donc été s'ils n'avoient eu bonne opinion de moi ? On dîna, on causa, on lut les gazettes, le Quaker me fit mat aux échecs. On se balança un instant sur l'escarpolette ; mais Adélaïde & son Sage en faisoient les honneurs : point de gaieté, rien de favorable.

Un grand vent qui se leva, s'opposant aux projets de promenade, on rentra, & les enfans jouèrent entre eux un Proverbe que leur fournit M. de Salny : *tout ce qui reluit n'est pas or*. Ce Plutus a des mines dans la tête. Je demandai si l'on vouloit que nous jouassions tous ensemble un Proverbe de ma façon. L'offre ayant été acceptée avec transport, je choisis mon texte, je conçus & ourdis ma fable, sur le champ, de façon à rendre à mon but sans effaroucher ni mère, ni tante, ni moraliste. Comme vous ne vous souciez pas d'avoir un exemplaire de mon Drame impromptu, il vous suffira de sçavoir en gros que Caroline & moi nous étions mari & femme; tellement mari & femme que le petit Victor étoit notre fils aîné; que l'acte finit par une pathétique réconciliation entre les deux époux qui s'embrassèrent d'aussi bon cœur qu'avant leur mariage. Mon rôle achevé, je décampai sans compliment.

Voilà ce qu'on peut appeler un commentaire. La suite est à créer. Mon maudit crachement de sang m'a arrêté en beau chemin ; m'a fait perdre un tems précieux que j'aurois passablement employé. Quand j'ai pû sortir, je n'ai trouvé personne au château. Ils sont tous allés passer quelques jours chez le Président ; sans façon, comme les Tartares nomades, gens, enfans, bêtes & bagage. S'ils rentrent ce soir, je recommence demain. Sans vos défenses, j'irois ... mais l'esclave baise sa chaîne sans murmurer. Germain prendra vos ordres en vous remettant la présente. Me direz-vous quelle maladie vous empêche d'être visible même pour moi ? Je suis rétabli. Ce qui vous alarmoit me soutiendra. Tressez des myrtes.



LETTRE LXI.

JOSEPH-FRANÇOIS LANDRON

à M. de SALNY (*).

Du Village de **, près de ****
le 8 — , 17 —

MONSIEUR,

Ayant une fâcheuse nouvelle à annoncer à Madame, je m'adresse à vous pour que vous la lui communiquiez avec toutes les précautions nécessaires. Comment en employerois-je, moi, dans une lettre, en ce premier moment sur-tout? Votre esprit vous les inspirera beaucoup mieux que le mien qui est fort troublé. Vous

(*) On n'a rien changé à cette lettre que l'orthographe; & même quelques mots ont été laissés tels que *Landron* les a écrits.

direz ce qu'il faudra ; je vous écris comme je peux.

Nous arrivâmes ici hier à l'heure du souper ; plût à Dieu que nous eussions poussé plus loin ; mais on doit obéir à l'ordre. Mon jeune maître demanda une chambre & j'eus soin des chevaux qui se portent bien. La soirée étoit fraîche , j'allai ensuite faire un tour à la cuisine pour y sécher mon manteau que la pluie avoit percé tellement que c'étoit une soupe. Je trouvai là un domestique qui séchoit aussi le sien.

Son maître que je crus un tantinet gai sans pourtant être gris , vint l'y relancer de la bonne manière pour quelque faute dont il l'accusoit ; il m'apostropha d'une kirielle d'injures , & voyant par après qu'il se trompoit , il me demanda qui j'étois. Il en étoit tems , car il alloit passer des paroles aux gestes. Quand je lui nommai M. d'Inange Sous-lieutenant d'infanterie : ah , ah , dit-il , M. de Perganne l'envoie à l'armée ! Je lui pro-

testai que c'étoit M. le Colonel qui lui ordonnoit de le joindre. — « Cela est égal, répondit-il en riant. Parbleu ! sa sœur est bien jolie ! » — Je reconnus que c'étoit un Officier que j'avois vu souvent aux environs du château.

Un autre Officier vint l'appeler au moment qu'il disoit : *bien jolie*. De qui parles-tu , lui dit son compagnon , en l'entraînant dans la cour vers la chambre où est la table d'hôte ? — De qui , répartit celui-ci en oubliant que tout étoit ouvert , & que je n'avois pas mes oreilles dans mes poches ! « De qui , morbleu ! du plus friand morceau que jamais l'amour puisse croquer. Cela vous avanceroit un bataillon de pères , de frères & de cousins. — Viens , dit l'autre ; ce vin est frelaté & tu l'as cru bon ; ces deux verres te font babiller. — Babiller ? — Oui , & parler trop haut. — Trop haut ? Sçais-tu bien que je l'ai vue , & que je monteroïis sur les toits pour chanter sa beauté non-pareille ? — N'y montes pas à pré-

sent , car tu en dégringolerois sur le pavé. Viens , nous la chanterons demain. — Oui , oui ; & M. le Comte la cajole aujourd'hui. Chante , chante demain. »

M. le Sous-lieutenant avoit tout entendu de la fenêtre. Je monte , il me demande si je sçais de qui l'on parle ; je lui dis que non : il voit que je lui en impose , il me force à lui dire la vérité. J'obéis , mais j'ajoutai que cet homme étoit dans un état à lui pardonner. — « Lui pardonner ! Oh , nous verrons. » — Il descend , & je le suis de loin sans qu'il me voye. Il aborde poliment cet Officier qui étoit seul , & il le prie de lui déclarer net s'il pense ce qu'il vient de dire.

« Si je le pense ? sans doute. De quoi vous mêlez-vous ? — Eh bien , Monsieur , demain matin à la pointe du jour , j'aurai l'honneur de vous répéter la même question. — Et moi , M. le Sous-lieutenant , j'aurai l'honneur de vous répéter

la m
vons
inut
que
diffé
croy
mais
vous
— V
fait
que
qu'il
appé
dron
plai
tena
mot
C
levé
l'or
bill
de
bre
les

la même réponse. Je crois que nous pouvons nous dispenser de cette répétition inutile. — J'espère , M. le Capitaine , que demain votre réponse fera un peu différente. — C'est à dire , que vous vous croyez fort terrible ? — Non , Monsieur ; mais je vous crois fort honnête quand vous n'avez pas pris de mauvais vin. — Vous vous imaginez donc qu'on me fait dire & dédire ce que l'on veut lorsque je suis à jeun ? — Nous verrons ce qu'il en sera demain à notre lever. Bon appétit , Monsieur , & bonne nuit. Landron ! je soupe dans ma chambre. — Au plaisir de vous revoir , M. le Sous-lieutenant. « — Voilà , Monsieur , mot pour mot ce qui s'est dit de part & d'autre.

Ce matin , mon jeune maître s'est levé avant cinq heures , aussi gai qu'à l'ordinaire. Lorsqu'il a été coëffé & habillé , ce qui est toujours fait en un tour de main , il s'est fait conduire à la chambre de ce Capitaine. Il m'a bien fallu les y laisser seuls. Un moment après , ils

font sortis l'un & l'autre , & ils avoient un air si poli , si tranquille que j'ai cru bonnement que tout s'étoit arrangé à l'amiable. Mon maître m'a ordonné de préparer les chevaux , & pendant que , comme un sot , j'étois à l'écurie , ces Messieurs étoient allés le plus poliment du monde se couper la gorge entre deux haies à cent pas du village.

Pardon , Monsieur , si j'ai interrompu ma lettre & si je vous en fais deux dans une seule ; j'ai beaucoup d'occupation & je voudrois vous écrire tout.

Lorsque je menois les chevaux devant la porte de la maison , voilà que je vois arriver mon jeune maître , pâle comme un mort , tenant son mouchoir fortement pressé contre son bras droit , oui c'est le droit ; & qui me dit aussi-tôt qu'il me voit : — « vite , cours ; un chirurgien. Vole toi-même au bout de la seconde rue à gauche , au pied d'un grand arbre ,

à dix pas d'une croix , pour secourir le Capitaine. — Et vous ! que vois-je , mon cher maître ? vous êtes blessé ! — Ce n'est rien ; je peux attendre. Lui , il presse : c'est au corps. »

J'appèle, j'envoie les valets de la maison , l'un chercher le chirurgien , l'autre vers le Capitaine ; & résolu de ne pas quitter M. le Sous-lieutenant , je le conduis vers sa chambre , enfin je l'y porte sur le lit , car nous n'étions pas au haut de l'escalier qu'il avoit perdu tout mouvement & toute connoissance. Je coupe la manche de son habit ; le sang couloit en quantité. Je fais mon possible pour l'arrêter. Je frapfois des pieds & criois comme un enragé pour faire monter quelqu'un , & tout en me démenant je tenois le bras comprimé entre les draps mis en vingt doubles avec la force de mes deux mains ; j'étois en sueur , désespéré ; mon maître ne revenoit pas à lui , personne ne donnoit signe de vie , quand l'hôte est entré en chemise , pieds nuds

& demandant qui faisoit ce vacarme :

Il n'attend pas ma réponse ; je ne pouvois parler tant je m'étois égozillé ; j'en avois la gorge enflée & déchirée. Cet homme a autrefois servi dans les hôpitaux militaires. Nos soins réunis ont rappelé M. le Sous-lieutenant à la vie, & son premier mot a été : *le Capitaine est-il en danger ?* sur ce que je lui ai répondu la vérité, que je n'en sçavois rien, il a été dans un trouble, dans une agitation qui nous a donné la plus grande frayeur. L'hôte lui a dit : *j'en viens, Monsieur ; il n'y a aucun risque.* Alors il est redevenu aussi calme que nous pouvions le souhaiter.

Le fils du chirurgien qui apprend la profession de son père, est venu un instant après, & nous a appris que l'autre malade avoit été transporté au-dessous, que son père viendrait aussi-tôt qu'il y auroit pourvu au plus nécessaire. En attendant, ce fils a visité le bras, & nous a dit qu'il n'y avoit aucun accident à redouter,

que l
mal.
mon
sion
maît
de l'
dant
nous
a dit
bas
pou
étoit
J
un l
voit
chir
prix
cisé
lage
a b
Il a
siliq
mal
il r

que la perte du sang étoit le plus fort du mal. Son père l'a envoyé chercher & est monté lui-même. Il a confirmé la décision de son fils quant au bras de mon maître, y a mis le premier appareil aidé de l'hôte & de moi, & en recomman-
dant le repos de corps & d'esprit, il nous a laissés seuls auprès du lit. Il nous a dit & non au malade, que celui d'en bas étoit dangereusement blessé, qu'il ne pouvoit pas encore bien juger si le coup étoit mortel.

J'ai prié l'hôte d'expédier sur le champ un homme à cheval pour la ville la plus voisine, afin d'en faire venir le plus habile chirurgien en toute diligence & à tout prix. Ce *Seigneur* est arrivé & a dit précisément comme le bon chirurgien de village, à cela près qu'il est si sçavant qu'on a beaucoup de peine à le comprendre. Il a d'abord parlé d'*Aponévrose* & de *Basilique*; par bonheur ce ne sont pas des maladies. C'a bien été autre chose quand il nous a parlé du Capitaine. Que de

mots pour nous dire que cet Officier avoit reçu un bon coup d'épée dans le ventre ! Reste qu'il peut en mourir & qu'il peut aussi en réchapper suivant les deux rapports. J'aurois renvoyé notre sçavant si j'avois osé suivre ma tête ; mais mieux valent trois que deux : il sera retenu jusqu'à ce que je reçoive des ordres.

M. le Sous-lieutenant m'a chargé de vous écrire , pour que Madame sa mère soit prévenue avec prudence ; & il vous prie d'en écrire au plus vite , de la manière la moins alarmante , à M. son père. Comme nous ne devons pas aller à fortes journées & que nous avons des séjours marqués , votre lettre lui parviendra avant le tems où il auroit dû nous voir.

La blessure est au bras droit , entre le poignet & le coude , plus près du coude que du poignet ; rien n'empêche le mouvement des doigts : mais vous pensez bien qu'on ne laisseroit pas écrire le malade quand même il le pourroit. Il est très-foible , très-tranquille , & il demande

à tou
Je n
circo
mati
sollic
voulu
tant
déré
être
m'a-t
ména
vous
On
que j
qu'ils
& d'
je le
Je lu
mes a
appri
villag
provi
ne m
un pl

à tout instant des nouvelles du Capitaine. Je n'ai eu garde de m'informer des circonstances de leur entrevue de ce matin ; mais il m'a dit , sans que je l'y sollicitasse , que cet Officier n'avoit pas voulu avoir l'air de le craindre , en retracant avec des excuses un propos inconsideré , & que lui , il n'avoit pas voulu être traité en jeune écolier : — « C'est , m'a-t-il dit , un homme d'honneur qui ne ménageoit pas assez un étourdi. » — Je vous répète ses propres termes.

On lui a défendu de trop parler. Il veut que je l'entretienne ; car il faut toujours qu'ils s'occupe. Nous n'avons pas de livres , & d'ailleurs il étudie tant depuis que je le connois qu'il les sçait presque tous. Je lui raconte , en le servant , ce que mes amis des environs du château m'ont appris du bien que vous faites dans leur village. Heureusement j'ai ma bonne provision de ces histoires quoique tout ne me soit pas parvenu. Cela lui fait un plaisir sensible. D'un signe de tête

il m'avertit si ce que je lui raconte lui avoit déjà été dit , & nous lutons ensemble à qui en sçait davantage , lui en écoutant en silence & moi en discou- rant pour nous deux. Il m'a cependant interrompu une fois & m'a dit : — « je n'oublierai de ma vie la conversation que j'eus , la veille de notre départ , avec M. de Saln̄y ; & je me suis bien promis de la rapporter mot à mot à mon papa. »

Au moment où je vais fermer ma lettre , on m'assure que mon maître est dans le meilleur état possible , & que le Capitaine donne plus d'espérance que de crainte. Il s'est informé si M. d'I- nange étoit en danger , & s'est réjoui d'apprendre que non ; il a dit qu'il es- péroit pouvoir bientôt l'embrasser , lui témoigner son estime , & lui demander la sienne. L'estime devrait bien ne pas tuer le monde , ce me semble.

Je mettrai tout uniment la présente à la poste ordinaire qui part dans demi- heure ; c'est - à - dire , je prierai l'hôte
de

de l'y porter. Un exprès répandroit la frayeur dans le château , & n'arriveroit guère plus vîte. Je ne lirai point la présente au malade ; il croit que je vous mande qu'il est blessé , sans entrer en d'autres détails que ceux de sa santé : mais moi , puisque j'avois un peu de tems , j'ai pris la liberté de vous expliquer les circonstances , certain que vous ne le trouverez pas mauvais parce que vous êtes la bonté même.

Que je n'oublie pas les respects de M. le Sous-lieutenant. En attendant vos ordres & ceux de Madame sur le reste de ma conduite , j'ai l'honneur d'être avec soumission ,

Monsieur ,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur

JOSEPH-FRANÇOIS LANDRON,

A la Chârué d'Or.

 L E T T R E L X I I.

Le Marquis d'HERMANCÉ

à la Comtesse de CLOSMARRE.

Q U E je vous conte de ces choses qui ne sont jamais arrivées, qui n'arriveront plus, qui n'étoient possibles que pour moi, pour rompre toutes mes mesures. Pardonnez un pareil début, ma souveraine directrice; vous allez voir combien il est modéré. Je sens que si vous étiez ici, vos sages conseils tireroient le bien du mal, & que nous finirions par rire de ce qui me désole, & cette réflexion augmente ma rage; car, vous absente, les avis parviennent quand tout est gâté, & ce dont on se feroit amusé demeure triste, maussade, & n'aboutit à rien. A mon récit.

M. d'Ucé, Amélie, Madame de Saint-

Phar , moi & quelques figures de remplissage nous allons à un bal pour lequel les invitations amenées , les obstacles levés ou éludés , les refus rendus impraticables avoient été , sans me vanter , un chef-d'œuvre digne d'un *Mazarin* ou d'un *Richelieu* , à ne changer que les mots & en laissant subsister les rapports & les moyens , dont je ne grossirai pas ma lettre , pour courir au plus pressé.

Je ne dois pas omettre de vous dire qu'à l'instant où nous allions monter en voiture , un valet *stylé* me remit un paquet de lettres , à l'inspection de l'une desquelles je m'écriai : — Voici du nouveau. Rentrons , je vous prie. — On me suit & je continue. — « C'est une lettre du Comte de Perganne ; son écriture ; ses armes ; elle est pour moi ; mais ouvrez & lisez , dis-je tout-à-la-fois à Madame de Saint-Phar & à M. d'Ucé. » — Je sçavois le contenu de cette lettre , que j'avois proprement refermée après avoir supprimé celle qui y étoit jointe & qui

n'étoit pas ostensible. Comment auroit-on douté de ma franchise ?

On ouvre , on lit , on disserte ; le résultat fut que Perganne étoit un fou , que Bellefont n'étoit pas le fait d'Amélie , & que j'étois du commerce le plus sûr. Là-dessus nous partîmes pour le bal. Vous trouverez ici , Comtesse , l'absurde épître de votre élève , en original ; je n'ai jamais le tems de tirer des copies ; vous me la renverrez.

Tous les yeux furent fixés sur Amélie , & mes bons amis en papillonnant d'un côté & d'autre ne lui épargnèrent aucune des *charités* d'usage. On nous faisoit , il est vrai , beaucoup trop d'honneur à tous deux ; mais enfin , que nous le méritassions ou non , cela prenoit , & vous sçavez qu'en ce qui concerne la réputation d'une jolie personne , ce public-là possède assez l'art de retrouver ses avances.

Elle est bien neuve , disoient quelques femmes qui ne l'étoient guère ! — *Où l'a-t-il prise* , disoient des hommes qui

n'ont que celles qui se jettent à leur tête ? Ceux-ci la comblèrent d'hommages qu'elle prit pour du respect ou du moins pour de l'estime. Celles-là lui prodiguèrent des amitiés qu'elle imagina être fort honorables, tant sa pénétration naturelle & son étude domestique du monde lui étoient utiles. Elle étoit enchantée d'une société si liante, si honnête, si gaie, où elle voyoit les Belles fêtées sans qu'on y proférât le nom, sans qu'on y connût le ton langoureux de cet amour qu'elle déteste. Ce qui l'y attachoit aussi fut l'observation qu'elle fit bien vite, qu'aucun visage n'avoit la fraîcheur du sien : celles que l'amour épouvante n'en sont pas moins coquettes.

Je me rappelai vos leçons sur la différence des armes tant offensives que défensives ; que telle femme n'est défendue que par sa peur de tout ce qui est noir & triste ; telle autre par son besoin de *roucouler* ; que celle-ci doit être attaquée par des déclarations, des sermens, des larmes, des menaces de se tuer ; que la

première n'est vaincue que par celui qui
 sçait la distraire , l'amuser , l'étourdir. Je
 retiens jusqu'aux expressions de votre code,
 charmante législatrice. Vingt petits faits
 m'attestèrent dans ce bal que j'avois enfin
 trouvé le défaut de la cuirasse.

Le Marquis de V*** y apparut comme
 un spectre. Schakespear l'eût prié à ge-
 noux de faire ce rôle. Une extravagante
 le nomma *l'amant cadavre* ; une autre
 folle *Céladon vampire*. On raconta qu'il
 avoit d'abord débuté par faire de sa Belle
 un vrai squelette à force de pleurer avec
 elle de l'excès de leur tendresse mutuelle ;
 qu'ensuite un richard l'ayant épousée ,
 un jeune Chevalier l'ayant consolée , &
 tant de bonheur l'ayant engraisée , ce
 pauvre jeune-homme désolé de ne pou-
 voir continuer son cours d'ostéologie ,
 en avoir perdu la tête ; qu'il avoit suc-
 combé à une violente maladie dont il
 croyoit tout seul être relevé , ne voulant
 pas convenir qu'il étoit mort de chagrin
 pour cette bagatelle , & qu'on avoit ou-

blié de l'enterrer. On ne tarit pas en plaisanteries de ce genre , & les calembourgs s'en mêlèrent. Amélie trouva tout cela prodigieusement gai , ces jeux de mots , ces rébus du meilleur ton , d'une extrême finesse , & la bonne compagnie délicieuse.

Je lui commentois ce qu'elle n'entendoit pas ; ce qui auroit pû l'effaroucher parce qu'elle l'entendoit trop bien , je le tournois en badinage. Elle me répétoit ce qu'elle craignoit que je n'eusse pas écouté ; me pouffoit du coude à chaque brocard que recevoit le Marquis lorsque j'étois assis à côté d'elle ; me ferroit la main quand je la lui donnois en dansant , toutes les fois qu'il passoit près de nous ou qu'il repouffoit sérieusement quelque platitute par une autre. Les charmes naturels d'Amélie , sa naïveté , son inexpérience firent naître cent projets , & lui attirèrent une attention marquée , qui lui donna la plus haute opinion de notre sociabilité.

Il faut produire Mademoiselle, dit-on d'une voix. Les parties se forment, s'engrènent, & ma piquante Brune en tremousse de plaisir. Les femmes prennent sur elles de mettre le père à la raison. Cela promettoit d'autant plus d'infailibles succès que l'ours grogneur étoit emmuselé par la crainte du ridicule, par celle de choquer des gens qui l'accueilloient, & par les longues phrases de Madame de Saint-Phar. D'ailleurs le parti manqué donnoit de cuisans regrets, & d'agréables distractions en étoient le meilleur remède. Point du tout; ce M. d'Ucé nous fait une impertinence pommée, nous joue un de ces tours qu'on ne pardonneroit pas même en de pareilles circonstances, à quelqu'un dont on seroit l'héritier. Il lui prend des éblouissemens, des vertiges, on le conduit dans une chambre voisine: ce n'est ni plus ni moins qu'une attaque d'apoplexie.

Cette alerte interrompt les propos les

plus intéressans , renverse tous les projets ,
 plombe toutes les figures. La fille ac-
 court , crie , pleure à s'enlaidir ; le maître
 & la Dame de la maison sont dans le
 dernier embarras. Ne pouvant ni se quit-
 ter si tard ni retenir ceux qui fuyent ,
 ils se voient exposés à devoir passer la
 nuit ensemble ; des gens mariés depuis
 six semaines , le Comte & la Comtesse
 de N*** , qui se détestent à s'arracher
 les yeux , & n'attendent que la mort du
 vieux Maréchal pour nous égayer un peu
 en se diffamant au Palais. Madame de
 Saint-Phar , dont vous connoissez le génie
 philosophique , tient d'Ucé pour mort
 parce que nous avions été , à dîner , treize
 à table , & qu'il avoit renversé une sa-
 lière. La consternation étoit inexprimable.
 La compagnie se dissout. D'Ucé ayant
 recouvré la parole , veut & obtient sans
 peine qu'on le transporte chez lui , où
 vous pressentez que je n'ai rien à gagner
 puisqu'il n'y aura pas le mot pour rire ,
 & qu'il n'y a d'espoir que lorsqu'on rit.

(178)

Si c'étoit l'usage de marquer exactement chaque date, cette lettre-ci ressembleroit presque à un morceau de calendrier ou de chronique. Fatigué de la revoir tous les matins sur mon bureau alongée de quelques lignes sans qu'elle en soit pour cela plus près de sa fin, je vous l'expédie telle qu'elle est. Je me dépêche, de peur que ce que j'y ajouterois ne se ressente du *Spleen* dont je suis accablé aujourd'hui.

Adieu Comtesse, à demain peut-être. D'ailleurs que j'écrive ou non, que je sois folâtre ou pensif, joyeux ou mélancolique, je n'en ferai pas moins jusqu'au néant tout à vous; vous le sçavez bien. — M'écrirez-vous enfin?

(N^o. 69.)



L E T T R E L X I I I.

L E M Ê M E A L A M Ê M E.

J'AI eu tort , belle Comtesse , de faire partir hier mon éternelle lettre. Si je ne m'étois pas tant pressé , je sçaurois du moins à cette heure où j'en étois en la fermant. Jamais je n'éprouvai une pareille atonie de toutes mes facultés. Vainement je m'excite , je me tiens en haleine autant qu'il m'est possible ; malgré tous mes efforts , je retombe sur moi-même : connoissez-vous rien de si désagréable ?

Il me prend de tems en tems des bouffées d'humeur , si singulières , si fâcheuses , qu'en vérité , je ne garantirois pas que pendant qu'elles durent elles me laissent le sens-commun. Pour peu que ces accès deviennent plus fréquens , j'irai vous voir. Il me semble que je souffrirai

H vj

moins , que je me soutiendrai mieux dans votre compagnie. Vous me paroissez sujette depuis plus long-tems que moi à ces vicissitudes de gaieté & de tristesse. Si les vôtres & les miennes se croisoient , nous pourrions nous être d'un très-grand secours l'un à l'autre. Quand on s'est bien fatigué à pressurer ces petits êtres sans substance qui bourdonnent dans nos sociétés , que tient-on ? De quoi jouit-on ? Vous seule avez des ressources.

Je reprendrai la plume lorsque cette bourrasque sera passée.

Ma dernière lettre vous parle de l'apoplexie de d'Ucé. Cet homme se plaignoit de sa santé ; quelque indisposition négligée aura préparé l'accident ; mais , entre nous , c'est Perganne , sa lettre ostensible & l'amour prétendu de Bellefond qui l'ont assommé. Ces imbéciles à sentimens ne sçauront jamais garder un milieu raisonnable. Eh ! voilà ce qui résulte de toutes ces tristes affections si vantées par leurs stupides zélateurs. Est

il donc si difficile à l'homme d'atteindre au bon esprit de la bête ? Tandis que la bête jouit , l'homme se tourmente.

N'exterminerons - nous point ce sot amour dont l'ombre suffit pour donner un coup de sang au père , des convulsions à la fille , & de l'ennui à tout ce qui les approche ? Cet enragé d'amour avec sa jalousie , sa tyrannie exclusive , ses alarmes continuelles & ses folles prétentions à l'éternité , vous a causé tant de mal ! Il m'a privé de tant de bonheur ! Je me tiens à deux mains pour ne pas m'emporter davantage. Son nom seul est un trouble-fête , & va me coûter bien des peines ; car c'est à renouer quand d'Ucé sera rétabli ou mort. Les pères sont si bizarres que celui-ci pourroit encore vouloir faire traîner cette affaire.

Amélie ne quitte pas le chevet du malade. Madame de Saint-Phar & moi nous leur faisons de fréquentes visites. Il se porte un peu mieux. Cela ne finira

pas , vous dis-je. Il faut une patience à toute épreuve pour y tenir.

En attendant la reprise , j'apprens avec quelque satisfaction que mes amis ont pour moi la considération la plus distinguée. Les plus fameux d'entre eux ne peuvent se flatter encore d'avoir formé ni produit personne. Ils compromettent , ils brouillent , ils timpanissent , ils prennent , ils quittent , ils trahissent avec assez de cynisme , ils calomnient même passablement , mais rien de frais , rien qui ne fasse au moins les trois quarts des succès dont ils s'honorent. Amélie est manifestement mon ouvrage , ma création , & ils me font gloire de ce qu'elle annonce , même de ce que leur malignité lui prête.

Votre vengeance , suprême Directrice ; demande du réel ; mais votre justice éclairée me tiendra compte des soins qu'exigent ces apparences qui auront aussi leur prix lorsque le sieur Bellefont vien-

dra épouser ? Quel dommage que nous ayons affaire à de ces espèces dont on ne peut s'occuper que par pure philanthropie universelle ! Mais une beauté rare & d'immenses richesses valent bien un nom , & les tentatives infructueuses de Perganne sont assez notoires pour n'avoir pas laissé leur objet dans l'obscurité , & pour m'assurer au plus haut point le mérite de la difficulté vaincue ; mérite si rare , si peu possible aujourd'hui !

Je me flattois que cette seconde lettre (soit dit sans reproche) pourroit encore se terminer par quelque nouvelle moins lugubre que celle qui m'a forcé de finir ma précédente ; j'en suis désabusé. Ma dernière visite chez les d'Ucé a interrompu quelque codicile que le père dictoit à sa fille. La pauvre enfant avoit les yeux gros comme le poing ; elle suffoquoit : le moyen , avec cela , d'avoir une idée saine !

Non , il n'y a que vous au monde qui sçachiez goûter d'avance toutes les vo-

luptueuses folies que peut annoncer un billet d'enterrement. Vous souvient-il de l'enveloppe sous laquelle se fit l'envoi de certain cartel d'une nouvelle espèce ? Jamais lubie fut-elle plus originale , plus délicate ? Ces contrastes piquans , cette fémillante gaieté qui multiplie les jouissances en réveillant sans cesse le desir ; ces intarissables faillies d'un esprit industrieux à prolonger la fougue des sens ; vos attraits si heureusement porportionnés à cette sorte de génie ; tout ce qui , dans ma mémoire , est inséparable de votre idée , me rend insipides des sociétés où je chercherois en vain quelqu'un qui vous ressemble. Soyez toujours vous-même & rejoignons-nous.

Voilà que cette humeur noire me reprend. Aussi qui n'en auroit pas en rapprochant toutes les contradictions que j'éprouve ? Mes amours (si des fantaisies méritent cette injure) , toutes mes inclinations aussi superficielles que l'ont toujours été mes pensées , ne m'auroient

naturellement porté qu'à cueillir ; en riant , la fleur légère du plaisir ; pour-quoi , par quelle fatalité , les amours & les passions d'autrui viennent-elles si souvent m'attrister , m'impatienter , m'ex-céder ?

Admirons ensemble , incomparable amie , l'enchaînement *des effets & des causes* , comme vous m'y invitez souvent ; & vous jugerez si tout autre que moi n'y perdrait pas la tête. La digue est rompue , il faut que ma douleur s'épanche. Je n'en suis plus le maître. Il y a si long-tems que je m'épuise en efforts pour la retenir ! Quelques lignes , & j'ai fini. Nous ne fortirons pas de ce qui vous concerne : mon existence se borne-là. En vous montrant d'où me sont venues des peines que j'aurois si bien pû ne jamais connoître , ne vous aiderai-je point à tarir la source des vôtres ? Récapitulons.

D'Inange est inaccessible à vos premiers feux , rien ne vous fait oublier ce monstre. Vous méprisez l'époux assez vain

pour oser aspirer à le remplacer ; l'amour conjugal s'indigne , vous l'insultez , il se courrouce , vous ne respirez que vengeance. Je vous plais , vous me ravissez , je suis au comble du bonheur ; mais vous le prodiguez sans le goûter ; des regrets vous minent , d'odieux souvenirs vous déchirent , & vous croyez que la haine guérira ou cautérifera votre cœur ulcéré. Vous intéressez ma vanité , ma sûreté ; tout me dévoue à servir votre fureur , & plus elle s'exerce , & plus elle augmente , plus elle s'étend.

Le mal-adoit d'Ucé vous alarme , vous irrite ; Amélie est inscrite sur la liste de vos proscriptions : elle doit être séduite , trompée , affichée. Cette commission m'auroit distrait , nous auroit amusés ; vous en chargez un frénétique , un incendiaire.

Dans la tranquillité d'une vie sédentaire , Claire est à l'abri de vos coups ; mais elle a une fille , & Caroline acquiert chaque jour de nouveaux appas. O So-

phie ! inconcevable Sophie ! vous n'avez aucun sujet d'être envieuse. Ces appas diminuent-ils les vôtres ? Sont-ils, seront-ils jamais comparables aux vôtres ? L'innocence de Caroline devoit-elle empoisonner nos plaisirs ? Mais c'est d'Inange , c'est Claire que vous voulez frapper , & votre haine affamée ne me laisse de vous que ce qu'elle ne peut m'en enlever.

La naissance , le nom de cet enfant ; tels sont ses crimes envers vous ; il faut que Caroline les expie en plongeant dans la désolation une famille imbue de tous les vieux préjugés. La victime est marquée. Le moment arrive, mais vous me dites que trop connu je vous servirois mal. C'eût été une diversion à mes peines ; nos succès communs , votre colère apaisée & notre reconnoissance mutuelle auroient ramené entre nous cette gaieté mon premier élément. Non ; il a mieux valu me mortifier au risque de ne point réussir.

Je suis toujours de votre opinion quand

je vous entends & que je vous regarde. Nous nommons ensemble , nous avions déjà formé à l'envi , ou plutôt nous avions crû former ce Perganne que nous devons nous hâter de renier tous les deux. Perganne est prédestiné à faire un jour la félicité de ceux dont vous auriez souhaité qu'il devînt le fléau. N'oubliez pas ce que je vous annonce ici. Quand je vois tout en noir , j'ai quelquefois le don de prophétie. Je sens que je vous afflige & je ne puis m'en abstenir ; jugez si je souffre , si j'enrage. En vérité j'en suis malade.

Ce Perganne poussant tout à l'excès , se montre trop tôt comme un corrupteur , est réellement un libertin trop effréné pour pouvoir se flatter de plaire à la timide Amélie. Il est ensuite , à n'en croire même que les copies que vous m'envoyez , adorateur trop vrai , trop délicat , trop pusillanime pour profiter du foible de la confiante Caroline.

Déserteur du grand monde qui l'entraînoit , qu'il ne pouvoit suivre , & où il

pensoit que des extravagances le feroient briller, il a l'inconséquence d'en conserver encore avec nous la puérile ostentation. Il ment, il fait le méchant, le tracassier par pure honte, & il traverse l'amour bourgeois de Bellefont uniquement afin de nous prouver que ce n'est point ainsi qu'aime un Perganne. Son manque d'énergie trahira votre haine, perpétuera votre inquiétude, & sa fausse démarche me condamne à l'inaction lorsque j'ai le plus grand besoin de m'étourdir, d'agir, de me dissiper; lorsque je redoute le plus de m'abandonner à mes réflexions. Je serois rentré pour quelque tems dans mon caractère, j'aurois ri; au lieu de cela, je bâille, je rêve, je vous écris; bien malgré moi, des impertinences; mon existence me pèse; je suis obsédé de hideux fantômes, je deviens hypocondre.

Mais c'en est trop. J'abuse cruellement du droit qu'ont les amis de ne se rien cacher. Suis-je certain que la mélancolie

n'allienne pas mon jugement, qu'elle ne substitue pas dans mon cerveau d'épouvantables chimères à ces charmantes images qui s'y succédoient autrefois? Vous l'avouerez-vous cependant? ces charmantes images n'ont jamais pleinement répondu à ce que je m'en promettois dans le calme importun de la solitude. Aussi pourquoi vous immoler toute vivante, comme vous faites, à des projets qui n'ont pas pour terme le plaisir? Que ne vous bornez-vous à être l'ensemble le plus voluptueux que puisse former la nature? Voilà ce que j'appelle *vous-même* quand je ne vous gronde plus. A quoi bon cette haine? Nous sommes si bien quand nous oublions toute la terre!

Si vous pouviez soumettre davantage vos inclinations à vos principes, vous seriez l'être le plus parfait, le plus paisible qu'on pût imaginer. Ah! si vous aviez voulu m'écouter, je ne gémirois pas aujourd'hui de ces retours involontaires sur moi-même, auxquels je me

souff
cult
pou
par
lité
mon
que
reaux
les p
m'en
Quoi
femn
repd
Ac
misér
quand
de ba
mule
petite
mans
la mar

soustrais tous les jours avec plus de difficulté. Organisé pour vivre heureux , & pour faire le bonheur de mes semblables par la vivacité de mes goûts , la mobilité de ma pensée & la flexibilité de mon naturel , ai-je tort de me plaindre que les passions d'autrui soient mes bourreaux ? — Madame de Saint-Phar , dont les passions ne me persécutent guère , m'enlève pour aller voir un nouvel opéra. Quoique vous ne raffoliez pas de cette femme , convenez pourtant qu'elle vous rend service.

Adieu , vous qui planez au-dessus des misères & des foiblesses humaines , quand vous raisonnez. Je ne suis pas digne de baiser le bout de votre mule , de cette mule enchanteresse que sa forme & sa petitesse ont mise au nombre des Talismans auxquels ne résiste ni la morale , ni la mauvaise humeur.

(N^o. 70.)



 LETTRE LXIV.

M. D'UCÉ à M. DE SALNY.

IL m'est impossible d'écrire, mon cher Monsieur ; je dicte ces lignes à ma fille. Ma tristesse & mes maux m'empêcheront même de dicter long-tems. Dès que je regarde cette chère enfant je suis hors d'état de proférer une seule parole, & ce n'est que long-tems après que j'ai parlé, que ses larmes lui permettent de voir où elle pose la plume.

Il y a près de trois semaines que j'essuyai une rude attaque d'apoplexie, & il y avoit alors, si je ne me trompe, quinze jours que je n'avois pû vous écrire. Ma santé ne se rétablit pas, & le chagrin le plus profond me menace ou d'une mort prochaine, ou d'une vie languissante jusqu'au moment ou enfin elle devra s'éteindre.

Les

Les Médecins espèrent plus que moi ; le plus grand de nos maux est au cœur ; ils ne le guériront pas. J'attendois depuis tout ce tems de vos nouvelles directes ; car je n'ai cessé d'en recevoir d'indirectes.

Je n'ai aujourd'hui , Monsieur , qu'à vous réitérer les assurances d'un respectueux attachement qui durera autant que je pourrai penser & sentir ; & à vous informer d'un changement dans nos vues qui m'afflige au-delà de toute expression. Il m'afflige d'autant plus que je suis persuadé qu'il fera le même effet sur vous. Mais il ne dépend nullement de moi de ne pas éprouver ce malheur & de m'abstenir de vous y laisser prendre la part que vous y donnera votre généreuse amitié pour moi & pour mon Amélie.

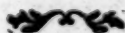
Il ne peut plus être question entre nous du mariage de M. Bellefont avec ma fille. C'est vous indiquer la cause de mes peines ; mais leur excès ne sçauroit être imaginé. Je vous prie d'en informer

M. de la Vaudière en l'embrassant pour moi.

M. Bellefont pourroit seul répondre convenablement aux questions que vous suggérera cette nouvelle. J'ose attendre de vos bontés pour ma fille & de votre amitié pour moi , que vous voudrez bien n'interroger à ce sujet ni M. Bellefont , ni moi , ni personne. Je vous en conjure.

Mourrai-je donc sans avoir le bonheur de vous embrasser encore ? je ferai un effort pour mettre au bas de cette écriture qui vous est inconnue , le nom peut-être illisible , de votre très-reconnoissant & tendre ami & très-humble serviteur d'Ucé.

P. S. Mes respectueux hommages à Madame d'Inange & mes adieux à nos amis. Adressez - moi vos lettres directement.



J
E
Mo
vou
m'a
dit a
dû
& a
l'em
qu'il
j'alle
possi
faire
cont
soin
ayon
M

 LETTRE LXV.

M. DE SALNY

à M. de la VAUDIÈRE.

JE pars dans une heure , mon cher Monsieur ; la lettre de Landron , que je vous envoie , vous informera de ce qui m'appèle auprès du Sous-lieutenant. J'ai dit à Madame d'Inange que son fils avoit dû se battre , qu'il s'étoit bien conduit & avoit reçu une blessure au bras qui l'empêchoit d'écrire ; qu'on m'assuroit qu'il n'y avoit aucun danger , & que j'allois en juger par moi-même le plutôt possible. Je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire de lui communiquer les détails contenus dans cette lettre ; vous aurez soin de les lui taire jusqu'à ce que nous ayon de consolantes certitudes.

Madame d'Inange mande , p^r ce

I ij

courier , à M. le Colonel , que son fils étant tombé malade dans ce village ; M. Bellefont & moi nous nous y rendons au plus vite pour voir ce que c'est , & qu'il sera tout simple que la durée de son voyage en soit prolongée de quelques jours.

Cet incident hâtera , je pense , votre arrivée au château. Je voudrois tant que vous y fussiez déjà ! Les Dames ont résolu d'elles-mêmes de ne recevoir personne que leurs proches parens jusqu'à ce que vous soyez ici ou que nous y revenions.

Dès que le jeune-homme sera rétabli , nous vous rejoindrons ici , afin de partir avec vous & Mademoiselle Adélaïde pour Paris , suivant votre plan qui est toujours le nôtre. Vous m'obligerez sensiblement en disposant les choses de manière que vous y soyez tous les deux préparés lorsque nous arriverons ; car j'ai fort à cœur de ne pas retarder ce voyage. La lettre que je reçois aujourd'hui de notre ami d'Ucé , & que je joins ici *pour vous*

seul , vous fera voir les motifs que j'en ai & vous les fera partager. Avant de monter en chaise , j'écrirai à cet ami.

Ses préventions , la nécessité où j'étois de le contredire pour les combattre , m'avoient fait différer de semaine en semaine à lui écrire. J'évitois de l'entretenir d'objets sur lesquels je vois autrement que lui ; je voulois profiter du bénéfice du tems , dans l'espoir que quelque circonstance détromperoit cet ami avant que je me chargeasse d'une fonction désagréable , dont mon zèle & ma justice me reprochoient néanmoins de ne m'être pas chargé plutôt. Maintenant , vous le voyez comme moi , j'ai à détruire en lui une erreur qui m'inquiète incomparablement davantage ; & il est dans son caractère d'avoir une forte de prédilection pour celles qui l'affligent le plus. J'observe , à ma honte , que mon empressement à le dissuader de celle-ci , vient aussi de ce qu'elle offense un peu mon amitié ; ainsi , mon cher Monsieur , quoique

nous fassions pour être honnêtes , la probité & l'équité ne sont pas si exigeantes seules que lorsque l'affection se joint à elles pour réclamer ses droits lésés !

Une lettre n'y suffiroit probablement pas. Nous n'avons aucune raison de changer d'intention , & j'ai plus que jamais besoin d'embrasser ce digne ami qui le souhaite avec tant d'ardeur. Je me le représente obligé de se servir de la main de sa fille pour me transmettre des idées si désolantes. Cette image me navre de douleur : quelle complication de maux elle m'offre dans un cœur dont je connois la sensibilité ! Puisse-t-il vivre assez pour que la vérité fasse succéder ses douceurs à tant d'amertumes !

Après le funeste accident qui l'a réduit à cet état , j'apprehende beaucoup que nous n'ayons pas long-tems la satisfaction de lui prouver notre amitié & de jouir de la sienne. Nos âmes sont , à mesure que nous vieillissons , une sorte de pertes plus déchirantes mille fois que

celles qu'éprouvent nos corps. Ceux-ci, dans leur délabrement progressif, doivent souvent de nouvelles forces & d'autres jouissances à des alimens, à des spécifiques ; nos sens renaissent chaque jour ; les périodes de cette face de la nature qu'il a été accordé à nos yeux mortels de contempler, ramènent plusieurs printemps, de nombreux beaux jours, les mêmes cieux, un firmament aussi magnifique, le même soleil, de pareilles moissons, d'aussi bonnes vendanges ; nous n'avons que peu d'amis, & les liens qui nous unissent à eux se rompent sans retour. Cette expérience nous confirme bien que nous sommes des voyageurs qui ne font que s'entrevoir en passant. Je n'ai jamais chéri tendrement un compagnon de voyage que je n'aie pensé au rendez-vous général.

J'entends le fouet claquer, & j'ai encore à écrire à M. d'Ucé. — M. Bellefont n'est pas encore prêt ; ce ne sera pas moi qui retarderai le départ. Etant

roujours disposé à décamper , quelque sens qu'on donne à ce mot , je ne donne pas une minute aux préparatifs ni aux bagages , & j'ai bien vite tout ce qu'il me faut. Mon chapeau & ma canne sont à ma portée ; j'aurai le tems d'achever mon autre lettre.

On me recommande instamment de vous presser de venir. C'est pour la vie , & au-delà , si je me trompe , que je suis , mon cher Monsieur , tout à vous sans complimens.

L E T T R E L X V I.

M. DE SALNY à M. D'UCÉ.

VOTRE dernière lettre , mon bon ami , m'a causé toutes les peines que jamais lettre de vous pouvoit me causer ; & la main qui l'a écrite a encore ajouté à toutes ces peines. Votre santé & vos préoccupations me désolent. Je desire

de tout mon cœur que la maladie dont vous vous plaignez ne résiste pas plus aux médecins , que le préjugé qui vous oppresse ne pourra , quel qu'il soit , résister à l'évidence des faits. Or , je me charge de cette cure.

Je n'interrogerai personne que vous , que vous seul , mon cher d'Ucé ; & je vous en convaincray par vos propres réponses : ce ne sont que des illusions qui vous abusent & vous tourmentent. Vos griefs me sont inconnus ; en y réfléchissant vous verrez que c'est déjà assez que je les ignore pour qu'ils soient mal fondés de quelque part qu'ils viennent en ce dont je me mêle. La lumière jaillira du sein des ténèbres. En attendant , que ma parole tranquillise mon ami.

Les préventions que vous aviez contre M. de P. avoient pour base des vérités mal vues ; & vous ne vous trompiez , si cruellement à votre égard , qu'en prenant à la lettre les plus violentes exagérations. Les préventions que vous me

témoignez maintenant contre M. Bellefont , & que vous opposez au projet de son mariage , portent sur de faux exposés ou sur des calomnies. Un mauvais génie feroit-il le mal au tour de nous ? M. de P. est convenu avec moi , dans un entretien particulier où son âme cherchoit à s'épancher , qu'il avoit eu le malheur d'être long-tems lié à une très-dangereuse compagnie qui l'a souvent égaré & plus souvent compromis & décrié. Une effervescence de jeunesse & des exemples aveuglément suivis vous ont donnés de vives alarmes. La raison, l'honnêteté & même quelque chose de plus impérieux , en triomphent aujourd'hui , de manière que je puis être garant de votre repos. Quant à Bellefont, je vous en réponds corps pour corps. Après cela , mon cher d'Ucé , le moins que vous me deviez , ce me semble , c'est de suspendre votre jugement.

Je compte me rendre à Paris sous peu de jours. Mademoiselle Amélie aura la

bonté de me donner de vos nouvelles à l'adresse ci-incluse. M. Bellefont part avec moi & ne me quittera pas. Nous ne nous arrêterons dans le village où nous allons, que le tems absolument nécessaire; nous reviendrons chercher ici M. de la Vaudière & Mademoiselle Adélaïde, autres cautions de Bellefont, que je vous amènerai en poste.

Ménagez bien votre santé, & pour l'aider à se rétablir, dites vous à tous les instans que votre fidèle ami brûle de vous serrer dans ses bras, & que d'un mot il fera évanouir ce qui vous a tant chagriné. Ayez le plus grand soin d'une vie qui n'est pas à vous seul, qui est aussi à nous tous. Vous êtes d'ailleurs obligé, en conscience, de vous conserver pour réparer vos injustices.

Que Mademoiselle Amélie agrée mes assurances d'attachement, & qu'elle croye un peu plus à mes lettres qu'à celles qu'on écrit en pleurant sous votre dictée. Que cet aimable secrétaire vous lise la

présente trois fois par jour jusqu'à ce que j'aie le bonheur de vous embrasser l'un & l'autre & de tenir ma parole.

En hâte. Votre ami.

LET TRE LXVII.

La Comtesse de CLOSMARRE

au Marquis d'HERMANCÉ.

J'AI encore , Marquis , une de vos lettres, le numéro 68 devant moi , quand voici que je reçois le 69. Je ne lirai pas cette dernière que je n'aie répondu à l'autre. Si l'on bannit l'ordre de partout , du moins en faut-il garder l'ombre dans une correspondance agréable. Jamais je n'eus tant à écrire , & jamais je n'y fus si peu disposée.

On m'affomme de quatre pages comme à Paris on faisoit une visite à mon portier. Tel qui venoit tous les huit jours

à ma porte & ne m'ennuyoit que cinq heures tous les six mois au milieu d'un grand , cercle m'assiège à présent chaque semaine jusque dans mon boudoir , jusque dans mon lit , avec une feuille de papier. Des aimables , qui ne l'étoient , qu'on ne recevoit que par la seule raison qu'ils ne parloient pas toujours , croient me plaire , m'amuser en me donnant à lire leur bavardage ; comme si ce qui faisoit passer un moment avec eux pouvoit s'envoyer par la poste. Aussi trouvent-ils que je ne suis pas reconnoissable.

Combien de ces êtres nuis pour l'esprit , qu'on ne voit que par caprice , qui m'apportoient de la joie quand je les voyois , & dont le cachet m'impatienté du plus loin que je l'apperçois ! De la légèreté , des idées , du sentiment , ils y visent tous : ce n'est cependant pas ce qui leur procuroit un bon accueil chez moi. Celui , par exemple , & vous allez nommer l'original , qui n'avoit d'autre mérite que de beaux yeux , de

superbes cheveux, une bouche vermeille ; des doigts *d'un blanc satin*, une fraîcheur soutenue, une santé précieuse. Eh bien ! il m'écrit, il m'écrit ; eh ! que veut-il qu'on fasse de ses lettres où il n'y a rien de tout cela ?

Et puis les spéculateurs abîmés dont une veuve très-riche, une femme encore belle rétablirait les affaires, ressusciterait le crédit, favoriserait l'ambition, terminerait honorablement le crapuleux célibat.... Oh, la sorte engeance que ces hommes ! Je reviens à vous qui me réconciliez toujours avec elle.

Mon silence n'a pas dû vous fâcher. Quant à vous, il est toujours un signe d'approbation ; quant à moi, il n'est qu'un signe de paresse ; & l'on a, dit-on, quelque droit à votre indulgence lorsqu'on est paresseux. *Marivaux* donna un louis à un gueux qui ne lui alléguait que cette raison de sa misère ; avec quelle complaisance n'a-t-on pas répété ce trait comme caractéristique ? La paresse est un

vice que les paresseux s'entre-pardonnent volontiers.

D'ailleurs j'ai été plus occupée que je ne le puis dire & très-sérieusement , d'un ouvrage anonyme d'un volume considérable. Ce n'est pas une production littéraire , quoiqu'elle m'ait passablement fait bâiller ; la preuve que je vous en donnerai , c'est que celle-ci m'a causé des insomnies , & qu'assurément l'autre m'eût procuré du sommeil. Le tome n'étoit pas mal gros pour un impromptu ; au reste de la physique toute pure , de l'histoire naturelle. De quelque singulière facilité de conception dont je sois douée , je suis blasée pour les sciences abstraites.

Vous êtes si rangé depuis quelque tems que je n'ai aucune répugnance à vous entretenir de mes études. Les meilleurs ouvrages n'étant pas ceux qui font le plus de bruit dans ce siècle superficiel & détracteur des grands talens , le tome en question ne sera pas connu du public. Ma modestie d'auteur est fort contente

de se dérober à la gloire de la fécondité, & se passe volontiers de couronnes & de médailles périodiques.... Ai-je assez fait la folle ? Votre front austère se déridera-t-il, Monsieur le Marquis ?

Epargnez un peu ce pauvre Perganne. Vous en pensez trop mal ; vous me donnez envie de le défendre quoiqu'il ne le mérite guère. Il a vraisemblablement une partie des défauts que vous lui imputez ; mais ne lui disputez pas les bonnes qualités que je vois en lui. Vous êtes exigeant , impitoyable ; n'avez-vous pas eu quelque velléité de me gronder ?

Je vous entends même lorsque vous vous taisez. Toujours votre réprimande ordinaire sur la différence que vous observez entre ce que je suis souvent , malgré moi , & ce que le sens-commun me prouve que je devrois toujours être. Quel tort vous fais-je , si mes leçons vous conduisent bien ; si en laissant à part celles de mes inclinations qui ne tourmentent que moi , vous trouvez que tout le reste

correspond exactement à mes principes ; & si je vous offre , sous cet aspect , le modèle le plus digne de votre émulation ? Lorsque je surpasse pour vous tout ce que vous pouviez souhaiter , souffrez patiemment que je sois pour moi ce que je pourrai.

En retenant la portion que vous me destiniez de vos lumineuses idées sur ce caractère qu'on doit *briser* , qu'il faut *broyer* ; car tout n'étoit pas à l'usage de Perganne ; je n'ai garde de manquer à vous en témoigner ma gratitude. Je dis aussi de ces choses-là , & je les pense quand je les dis ; mais tout n'est pas également praticable. Certaines perfections tiennent à certains vices. La tolérance est fort peu méritoire lorsqu'elle est très-intéressée. Seroit-il nécessaire de la recommander à celui qui lui doit sa félicité ? vous m'entendez. Y reviendrez-vous ?

Passons à l'autre lettre ; celle que je quitte commençoit à me fâcher. Je n'en

retiendrai que le bon. Ne vous avisez pas d'avoir de l'humeur ; j'en aurois comme un dogue. Vous voyez que je n'en veux pas aujourd'hui.

Conduire les d'Ucé à un bal , profiter du croc-en-jambe que le délirant Perganne donne au promis Bellefont ; établir solidement que vous avez la Brune , en la portant les yeux fermés dans ce cercle bien choisi où personne ne croit aux longues défenses , aux attaques inutiles ; où arriver avec quelqu'un c'est prendre date , c'est s'enrégistrer , s'afficher ; y tirer parti d'une joie d'enfant , qui , soit dit entre nous , pouvoit aussi ne pas signifier grand'chose sans les charitables interprétations qui ne pouvoient manquer ; tout cela vaut mieux que le plus formel succès en tête-à-tête ; tout cela me prouve que j'ai heureusement placé mes soins , & me rend fière de mon disciple. Vous remarquez avec raison que de mémoire d'homme on ne produit plus rien de neuf , de frais , qui

fasse époque. Mais n'auriez-vous pas été plus vite que la petite fille ? auroit-elle pû vous suivre ? question douteuse , & c'est , selon moi , un chef-d'œuvre de l'art que d'avoir scû la rendre telle à l'égard d'un sujet si brut , de si peu de ressources intérieures.

Deux bals & quelques parties de plus l'auroient-ils assez avancée , l'auroient-ils mûrie , achevée ? Vous sentez qu'à la quatrième apparition publique , au plus tard à la cinquième , votre sçavoir-vivre , vos relations , votre existence demandoient que vous en fussiez déjà rassasié. On se doit cela. Il faut penser que le nom pouvoit-être bon jadis , mais qu'il est terni , & que l'éclat de l'or seul donneroit des idées de mariage qui rendroient tout ce zèle excessivement ridicule. Je vous vois alors lâcher votre ouvrage encore informe.

Il est vrai que ce seroit le moment où les yeux seroient désillés , où l'on deviendroit enfin que les hommages ne sont

ni du respect ni de l'estime & n'en valent que mieux , & que les amitiés sans être honorables peuvent rendre fameuse. Ce seroit le moment où les progrès déjà faits ne laisseroient pas de choix entre reculer & s'abandonner. Je comprends fort bien que vous êtes dans le bon chemin , que votre manière d'aller est sûre & sage , qu'on peut s'en fier à vous. En vous lisant , je vous suis de l'œil ; en répondant ligne à ligne je converse avec vous. Désormais je ne tiendrai les rênes que par contenance & pour conserver une attitude qui me sied encore , ce me semble.

Le romanefque Perganne continue toujours à mêler ce qu'il sent avec ce qu'il veut , ses foibleffes naturelles & ses principes d'habitude. Il fait de ce mélange un tout inexplicable qu'il croit diriger & qui l'entraîne. Où en seroit-il si ce qu'il ne sçait pas trouver ne venoit le chercher ? Sa Caroline l'aime comme une sotte ; de longs circuits le condui-

ront au but. Ce finasseur - là n'abrège rien.

Ce que vous m'envoyez de lui , sa fausse confiance & ses déclamations de collègue m'ont donné à rêver ; j'ai eu plus d'une fois chair de poule en les parcourant. Quels singuliers travers ! Les copies que vous aurez reçues & celles que je joins ici , attestent aussi qu'il entre un peu du Salny par - tout. J'attends un paquet de Perganne qui doit nécessairement jeter quelque jour dans cette obscurité. Il m'en impose moins quand je ne le vois pas , & venir me voir est une récompense que je lui fais désirer , qui me sert à le rendre plus sincère. Obligée de ne recevoir personne de plusieurs jours , je lui persuade que c'est par mécontentement que je le tiens éloigné , & pour m'appaiser il travaille à son histoire universelle qui ne nous laissera rien ignorer.

Une attaque d'apoplexie ! Oh ! rassurez-vous ; d'Ucé en reviendra , ne fut-ce

que pour me déchirer encore. Mais que signifie cet accès de *Spleen* ? Seroit-ce de la morale digérée ? Ne vous corrigerez - vous jamais , vous qui prétendez régenter vos maîtres ? — Autre lettre de vous ! Réparation d'honneur. Je vous décocherai la présente , & ne serai plus en reste avec vous.

N°. 63.

Fin de la troisième Partie.



ae
ce
e-
ez
re
is
is